HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.



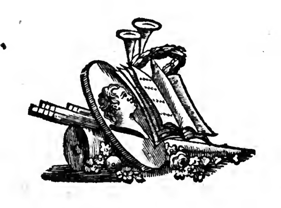
2

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.



A LIÉGE,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, ſur le Pont-d'Iſle.

M. DCC. LXXXVII.





HISTOIRE DE JEAN DE CALAIS,

SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

LA ville de Calais fera à jamais mémorable par les exemples de vertus qu'elle a donnés. Le dévoûment de fes fept Citoyens qui firent le facrifice de leurs vies, pour fauver leurs compatriotes, qu'Édouard vouloit livrer au carnage, l'a immortalifée. Jean de Calais, avant cette époque, eft un des Héros qui avoit le plus contribué à fa gloire. Le commerce & la navigation firent, de tout temps, la principale occupation des Calaifiens. Jean, formé par les leçons, & par les exemples de

ſon père, étoit devenu le Navigateur le plus intrépide, & le plus grand Commerçant de l'Europe : A ces heureux talens, il joignoit les qualités les plus aimables; généreux, doux, compatiſſant; il faiſoit les délices de la Société; il en faiſoit la richeſſe & la ſureté, par ſon activité & par ſon courage, qu'il exerça ſouvent contre les Corſaires, dont il avoit purgé les mers voiſines : Il les avoit repouſſés loin de la côte, & la terreur de ſon nom, qui s'étendoit ſur une partie de l'Océan, faiſoit jouir le commerce de Flandre, de la Picardie & de la Normandie, d'une liberté inaltérable.

Un vaiſſeau arriva, un jour, dans le port de Calais, maltraité par des Corſaires, qui l'avoient attaqué à la hauteur des côtes de Bretagne : Jean frémit, à cette nouvelle, & jura leur ruine. Il arma le même vaiſſeau, après l'avoir acheté du propriétaire ; ſon père le munit d'armes & de vivres, & choiſit les matelots & les gens qui devoient l'accompagner. L'Équipage étoit peu nombreux : Où l'expérience & la valeur dominent, le grand nombre n'eſt qu'un grand embarras. Il part ; à peine a-t-il dépaſſé les côtes de Normandie, qu'il aperçoit trois vaiſſeaux, qui venoient à lui, à force de voiles. Jean, inférieur en force, mais non en valeur, crut qu'il devoit uſer d'adreſſe : Tant que les Corſaires allèrent de conſerve, il les évita, & fit ſemblant de fuir; il les fatigua longtemps, & vint à bout de les ſéparer. Le Cor-

faire le plus léger s'attacha à le pourſuivre : Jean de Calais fuit, juſqu'à ce qu'il le vit hors de portée de tout ſecours : Alors, il fond ſur le vaiſſeau, fait priſonnier le Commandant, & coule à fond tout le reſte. Le ſoleil étoit couché, & les deux autres Corſaires étoient trop éloignés, pour avoir aperçu ce qui venoit de ſe paſſer. Jean vole vers eux, & force le Commandant priſonnier, lorſqu'il eſt à portée de ſe faire entendre, de demander qu'un des Corſaires vienne au ſecours de ſon vaiſſeau prêt d'être ſubmergé. Le Corſaire, qui ne ſe méfie de rien, approche, & ſubit le ſort du premier. Jean vogue vers le troiſième, paſſe tout au fil de l'épée, & envoye le Corſaire, avec une partie de l'équipage, à Calais, où il devoit ſe rendre, deux jours après. Jean avoit promis la vie au Commandant ; il lui donna la liberté. Ce Chef de pirates, rempli de frayeur & de reconnoiſſance, ſe jeta à ſes pieds, & fit remarquer à ſon libérateur deux vaiſſeaux, dont les voiles, comme un nuage imperceptible, ſe dérobèrent, enfin, à leur vue. Il lui apprit que c'étoient deux Corſaires qui, ne voyant plus ceux qu'il venoit de vaincre, & ſe doutant de leur ſort, ſe retiroient ; qu'ils emmenoient en eſclavage pluſieurs Chrétiens, qu'ils avoient pris dans leurs courſes. Jean, voyant que, quelque diligence qu'il fît, il ne pouvoit les atteindre, reprit la route de Calais, après avoir fait mettre le Commandant à terre.

La ville de Calais lui préparoit la fête la plus brillante; tout, sur le port, respiroit la joie & les plaisirs. La Ville, qui le regardoit comme le protecteur de son commerce, voulut que, désormais, Jean n'eût plus d'autre nom, que celui de sa Patrie, comme les Romains donnoient à leurs Généraux les noms des lieux qui furent le théâtre de leur gloire, soit qu'ils les eussent conquis, soit qu'ils les eussent sauvés : Cet usage auroit dû se conserver parmi nous.

Il revenoit triomphant; les vents portoient jusqu'à lui, les chants de victoire dont les Calaisiens faisoient retentir le port; il se faisoit une douce image de la joie qu'éprouveroit son père; lorsqu'une nuit affreuse couvre les airs ; un vent impétueux soulève les flots & le repousse loin du canal de la Manche : Il lutte contre l'orage; ses voiles, qu'on n'avoit pas eu le temps de plier, sont déchirées; un coup de vent emporte le vaisseau comme une flèche, sans que Jean puisse savoir dans quelles mers.

Enfin, la tempête se dissipe, le jour reparoît; Jean ne connoît point les mers dont il est environné; il vogue au hasard, & découvre, enfin, une île : Il s'élance dans la chaloupe, accompagné de huit soldats, & aborde sur une rive facile & agréable, couverte d'un bois épais; il est surpris de le voir coupé de vastes avenues & de prairies rafraîchies par mille ruisseaux, qui se réunissoient au delà du bois, & formoient un canal qui se perdoit dans

l'éloignement. Il eſt d'autant plus étonné, qu'il avoit cru ce pays déſert; il le parcouroit en l'admirant : Il entendit parler à côté de lui; il s'avance, & diſtingue, à travers le feuillage, trois hommes magnifiquement habillés, qui s'entretenoient en langue Flamande : Il franchit la haie qui les ſéparoit; il ſe trouve dans un cabinet de charmille, & ces trois étrangers viennent au devant de lui. Jean de Calais leur demande, dans la même langue, quel eſt ce pays enchanté?

„ Il eſt bien étonnant, lui répondirent les „ étrangers, que, de quelque lieu que vous „ veniez, vous puiſſiez ne pas connoître l'île „ Heureuſe; c'eſt le nom de celle où vous „ êtes : Elle a été peuplée par une famille „ Flamande, qui y échoua, il y a environ un „ ſiècle. Le Chef de cette famille y bâtit une „ habitation; ſix Matelots, échappés au naufrage, s'y établirent auſſi; ce qui faiſoit dix-„ ſept perſonnes, en y comprenant le Chef „ & ſon épouſe, quatre filles, trois garçons, „ & deux ſervantes. Le Chef, nommé Pierre, „ les raſſembla tous, & leur propoſa de ſe fixer „ ici pour toujours : La terre y paroiſſoit fer-„ tile; toute inculte qu'elle étoit, elle pro-„ duiſoit des fruits d'un goût délicieux; les „ ruiſſeaux étoient remplis de poiſſon, & la „ terre couverte de gibier; tous y conſenti-„ rent : Alors, Pierre adopta les matelots & „ les ſervantes pour ſes enfans; elles étoient „ jeunes, il les maria avec deux de ſes fils; „ il choiſit les quatre matelots les plus âgés,

„ & les donna à ses quatre filles : Le plus „ jeune de ses fils, & les deux matelots qui „ restoient, furent destinés pour les trois pre- „ mières filles qui naîtroient. Le bonheur, „ dont les mariés jouissoient, excita les re- „ grets des trois célibataires; leurs frères cher- „ choient, vainement, à les consoler; la di- „ vision alloit se mettre dans la famille; le „ Père les appaisa par cette proposition. — Mes „ enfans, leur dit-il, j'ai un moyen assuré de „ vous satisfaire : Vous voudriez avoir, cha- „ cun, une femme, & vous voyez que cela „ est impossible; vous êtes d'un âge qui vous „ permet encore d'attendre; vos femmes se- „ ront jeunes, lorsque celles de vos frères au- „ ront perdu toute la fraîcheur de leurs char- „ mes. Si, dans ce temps-là, vos frères, excités „ par le même esprit qui vous anime aujour- „ d'hui, vous enlevoient vos épouses, le souf- „ fririez-vous impunément? Si, même, ils re- „ gardoient votre bonheur avec un œil d'envie, „ voudriez-vous le partager avec eux? Et si, „ par une coupable commisération, elles les „ recevoient dans leurs bras, feriez-vous dis- „ posés à leur pardonner cette infidélité? Ré- „ pondez. — Le plus jeune s'écria : — Ah! „ périsse la femme fausse & perfide qui peut, „ indifféremment, prodiguer ses faveurs à celui „ qu'elle aime & à celui qu'elle n'aime pas; „ car il est aussi impossible au cœur humain de „ s'attacher à deux objets à la fois, qu'à la „ pensée de les embrasser en même temps. — „ Les deux matelots témoignèrent la même

„ délicateſſe, & jurèrent que, s'ils avoient une „ épouſe, ils voudroient en être aimés avec „ la même ardeur qu'ils auroient pour elle. „ — Pourquoi donc, leur dit le Père, mur- „ murez-vous du bonheur de vos frères, ou „ m'ôtez-vous, par la délicateſſe de vos ſenti- „ mens, le projet, que j'avois formé, de vous „ rendre tous contens. Ils voulurent ſavoir quel „ étoit ce projet. — J'avois réſolu, reprit-il, de „ faire tirer au ſort nos femmes; & les trois qui „ vous feroient échues, auroient partagé leurs „ faveurs entre leurs époux & vous. — Les „ jeunes gens parurent un peu ſurpris. — Mais, „ penſez-vous, demandèrent-ils, qu'elles euſ- „ ſent voulu y conſentir? — Je l'ignore, ré- „ pondit le bon Père; cependant, en ſuppo- „ ſant qu'elles obéiroient, ſans répugnance, „ quels ſentimens auriez-vous pour elles, en „ ſongeant qu'elles trahiroient leurs maris? „ — Le mépris & l'indignation, dirent-ils. — „ Et, ſi je les avois forcées de voler dans vos „ bras, malgré elles, l'eſtime qu'elles vous „ auroient inſpirée, ſans doute, à quoi vous „ auroit-elle engagés? Ils répondirent, tout „ d'une voix : — A les rendre à leurs époux, „ & à ſacrifier nos penchans criminels. — Eh „ bien, mes amis, reprit cet homme ſage, „ faites le ſacrifice de votre jalouſie : A peine „ le plus âgé de vous trois touche-t-il à ſa „ dix-huitième année; dans deux mois, au „ plus tard, mon épouſe va donner un nou- „ vel habitant à la Colonie; j'eſpère que ce „ ſera une compagne pour l'un de vous. Déjà

„ deux de mes filles annoncent leur fécondi-
„ té; le ciel bénira les autres, & vous aurez
„ le plaisir de voir croître sous vos yeux,
„ d'accommoder à votre caractère, ces enfans,
„ qui vous devront leurs vertus & leur amour.
„ — Les jeunes gens soupirèrent, coururent
„ embrasser leurs frères, & vécurent, à l'a-
„ venir, avec leurs sœurs, comme avec les
„ mères de leurs épouses.

„ La prédiction du Père-de-Famille s'ac-
„ complit dans tous ses points : En moins d'un
„ an, la peuplade fut augmentée de quatre
„ filles & de trois garçons, &, jusqu'au temps
„ où elles purent être mariées, on comptoit
„ soixante-quinze enfans. Dans un intervalle
„ de vingt-cinq ans, la Colonie fut si nom-
„ breuse, que les habitations, bâties succes-
„ sivement par les familles qui avoient été
„ obligées de se séparer, formèrent une ville
„ considérable. Le père de ce peuple n'avoit
„ pas encore atteint sa soixantième année. La
„ nécessité, & quelques connoissances qu'il
„ avoit apportées d'Europe, lui suffirent pour
„ établir, avec le secours de ses enfans & de
„ six matelots, tous les arts utiles; il s'atta-
„ cha à faire un corps de lois simples, & peu
„ nombreuses; elles avoient pour but l'union
„ & la concorde : Il rendit les châtimens utiles
„ au coupable & à la Société. Celui qui avoit
„ violé la loi naturelle, étoit cité devant ses
„ frères, qui le forçoient d'avouer son crime
„ & de se juger lui-même. On apprenoit les
„ lois aux enfans, en les instruisant des de-

„ voirs qu'elles leur impofoient; le Légifla-
„ teur croyoit qu'il étoit injufte de punir
„ celui qui contrevenoit à la loi, lorfqu'il
„ ignoroit la loi, à moins qu'il n'eût contre-
„ venu à la loi naturelle, qui eft dans tous
„ les cœurs.

„ A la mort de Pierre, qui arriva à fa
„ quatre-vingt-quinzième année, le nombre
„ des habitans alloit à près de cinq mille,
„ parmi lefquels il voyoit fa cinquième généra-
„ tion. Avant de mourir, il affembla les
„ Chefs de toutes les familles. — Mes enfans,
„ leur dit-il, bientôt, vous ne m'aurez plus:
„ Je vous laiffe, à ma place, des lois, dont la
„ fageffe s'eft affez manifeftée par l'ordre &
„ la paix qui ont régné, jufqu'à préfent,
„ parmi vous. Si je croyois que le même ef-
„ prit, qui vous anime, & que la même dif-
„ cipline, dont vous ne vous êtes point écar-
„ tés, fe perpétuaffent dans vos defcendans,
„ je vous dirois: Il ne vous faut point d'autre
„ maître que la loi; qu'elle foit écrite dans
„ tous les cœurs, & que l'affemblée du peu-
„ ple, repréfentée par ceux qu'il choifira pour
„ la faire obferver, juge & récompenfe. Mais,
„ à mefure que ce peuple s'augmentera, les
„ principes s'altéreront, il perdra de vue fes
„ véritables intérêts; les paffions des uns, les
„ préjugés des autres, y jetteront le trouble
„ & la confufion: La loi, qui n'eft que la raifon
„ même réduite en principe, n'aura qu'une
„ voix impuiffante; chacun l'interprétera au
„ gré de fon penchant. Il faut donc, à la tête

„ de la Nation, ou un corps dépositaire de „ la loi, ou un Chef, qui, laissant à la Nation, représentée par un corps de Magistrats qu'il nommera, le droit d'interpréter la loi, se réserve la force pour la faire „ observer, & partage, avec le corps de Magistrats, la prérogative d'ajouter à la loi, „ & de modérer sa sévérité en cas de besoin. „ Je ne m'attacherai pas à mettre sous vos „ yeux les inconvéniens qu'offrent l'un & l'autre partis; le plus doux me paroît être celui „ où la Société remet ses intérêts entre les „ mains d'un Chef; celui-ci confie une partie de „ l'autorité, dont la Nation l'a revêtu, au „ corps des Magistrats qu'il a choisis. Voyez, „ mes enfans, examinez quel est le parti que „ vous croyez le plus propre à votre félicité. „ Remontez à l'origine de votre établissement „ dans cette île; croyez-vous qu'il eût mieux „ valu, pour votre bonheur, que notre petite „ troupe se fût gouvernée elle-même, ou pensez-vous qu'elle doive ses succès à l'autorité paternelle, que j'ai exercée sur vous? „ Quoiqu'il y ait une très-grande différence „ entre une société de dix-sept personnes, „ réunies par le besoin, & un peuple nombreux „ divisé par autant d'intérêts, qu'il y a de „ personnes qui le composent, vous pouvez „ juger, par ce qui s'est passé jusqu'aujourd'hui, de ce qui arrivera dans les siècles à „ venir.—

„ Après avoir ainsi parlé, le Père-de-Famille „ se retira, pour laisser à la Nation la liberté

„ de délibérer. Cette matière fut long-temps
„ discutée ; on ne pouvoit pas s'accorder,
„ lorsqu'un des plus anciens se leva, & tira
„ un argument convaincant contre le gouver-
„ nement populaire, de la diversité même des
„ opinions des délibérans. — Quoi, dit-il,
„ si vous ne pouvez pas vous accorder, pour
„ savoir s'il vaut mieux que vous vous gou-
„ verniez vous-mêmes, ou que vous soyez
„ gouvernés par un maître, que sera-ce, lorf-
„ qu'il vous faudra choisir les Magistrats qui
„ doivent représenter le corps de la Nation?
„ & si vous avez à vous défendre contre quel-
„ que peuple jaloux, comment choisirez-vous
„ vos Généraux? Le peuple, partagé en au-
„ tant de corps qu'il y aura de prétendans,
„ sera la dupe de leurs intrigues, ou le jouet
„ de leur éloquence ; les plus adroits l'empor-
„ teront, & les plus braves, qui auront dé-
„ daigné l'avilissante ressource de vanter un
„ mérite qu'ils croiront d'autant moins avoir,
„ qu'ils l'auront, en effet, seront oubliés.
„ Chers Compatriotes! quel est l'objet de nos
„ vœux? le bonheur de tous. Dans le gou-
„ vernement populaire, il ne faut qu'un am-
„ bitieux pour jeter le désordre parmi les con-
„ citoyens. Je sais que la situation de notre
„ île nous met à l'abri de la passion des con-
„ quêtes ; mais l'ambition avide des richesses,
„ ou de la gloire, nous sera d'autant plus fu-
„ neste, qu'elle ne pourra s'exhaler au dehors ;
„ elle employera, pour se faire des partisans,
„ la force, l'adresse, &, surtout, la corrup-

,, tion; & quand le peuple eſt corrompu, on
,, en fait tout ce qu'on veut.

,, Dans le gouvernement d'un ſeul, la corruption gagne, du moins, avec plus de lenteur; la corruption ne peut être ébranlée par les cauſes deſtructives de tout gouvernement: Mais, comme la Cour & le peuple ſe règlent ſur l'exemple du Monarque, elle ſe rétablit aiſément, auſſi-tôt que le Monarque le veut. Si le Souverain eſt juſte, grand, vertueux, voulant tout voir par lui-même, qui eſt-ce qui, ſous un tel règne, oſera ne pas être juſte, grand & vertueux? Quel ſera le Miniſtre qui s'expoſera à le tromper? Si, ſous un règne trop foible ou trop tyrannique, l'Etat tombe dans la langueur, il ſe relève ſous le règne ſuivant, pour ſi peu d'énergie que le Souverain ait dans l'ame, de juſteſſe dans l'eſprit, pour connoître & pour choiſir les hommes qu'il doit employer. Ainſi, mes chers Concitoyens, vous ne devez pas héſiter de vous débarraſſer du ſoin fatigant & dangereux de vous gouverner vous-mêmes. —

,, Tout le monde fut de l'avis de ce Citoyen; il propoſa de déclarer Pierre Roi de l'île; on lui applaudit : On courut à ſon habitation; on le ramena dans l'aſſemblée du peuple : On vouloit le couronner; mais, Pierre fit porter la couronne ſur un autel de gazon, & la plaça ſur le livre de la Loi. — Mes enfans, leur dit-il, je ſuis votre Légiſlateur, & votre père; ces deux titres

„ valent bien celui de Roi. J'ai mis tous mes
„ foins à vous rendre heureux ; qu'aurois-je pu
„ faire de plus fur le trône? Vous vous décidez
„ pour le gouvernement monarchique ; je le
„ crois le meilleur de tous, pour le peuple, lorf-
„ que Souverain eft le premier à fe foumet-
„ tre à la loi. Vous venez de mettre en mes
„ mains l'autorité fuprème ; fi je m'en fer-
„ vois, ce feroit pour élire celui qui doit régner
„ fur vous : Je l'ai nommé dans mon cœur ;
„ mais je veux qu'il foit élu d'un confente-
„ ment unanime. — Le peuple le preffa de
„ nommer ; il fut inexorable ; les voix fe trou-
„ vèrent partagées entre un fils de Pierre,
„ qui l'avoit aidé à rédiger les Lois, & un
„ des Matelots, qui, dans mille occafions,
„ avoit appaifé des troubles, terminé des
„ différens, & rendu aux habitans les plus
„ importans fervices. On ne pouvoit s'accor-
„ der, lorfque le Matelot prit la parole. —
„ Mon frère doit être Roi, s'écria-t-il ; je
„ compte pour rien la prérogative de fa naif-
„ fance : Dès que fon père nous a adoptés,
„ nous fommes tous égaux ; mais, ce qui le
„ rend, à mes yeux, digne du trône, c'eft
„ que, né avec un penchant fecret à la fier-
„ té, à l'intempérance & à d'autres vices, il
„ s'eft, non feulement, toujours montré le plus
„ fage & le plus vertueux de fes concitoyens,
„ mais encore, c'eft que les Lois les plus fé-
„ vères contre l'intempérance, l'orgueil & les
„ défauts de fon caractère, c'eft lui qui les a
„ faites, & il en a été le plus rigide obfer-

„ vateur. Quiconque eſt juſte à l'égard de „ ſoi, ne peut pas manquer de l'être à l'é- „ gard des autres. Vous voulez récompenſer „ quelques vertus nées avec moi, dont les „ unes ſont, peut-être, plutôt l'effet de mon „ indolence naturelle, que d'un goût par- „ ticulier pour la vertu même; & les autres, „ les ſuites d'une bonté que je tiens de la na- „ ture : Puis-je répondre que ces vertus ne „ m'abandonneront pas ſur le trône? Juſte „ ſans effort, je n'ai ni l'ame aſſez ferme pour „ réſiſter aux piéges du flatteur, ni l'eſprit „ aſſez étendu pour dévoiler les artifices de „ quiconque voudra me tromper. —

„ Le fils de Pierre convint de tous les pen- „ chans que ſon concurrent lui avoit repro- „ chés, & ſoutint que, quoiqu'il les eût ré- „ primés juſqu'à ce jour, ils pouvoient re- „ prendre le deſſus, lorſque rien ne les „ borneroit plus. Le Matelot prouva qu'il „ s'obſerveroit encore davantage, prit la cou- „ ronne de deſſus l'autel, & la mit bruſque- „ ment ſur la tête de Pierre II; car on compta „ le Légiſlateur comme le premier Roi. Le „ peuple applaudit: Le Roi choiſit le Matelot „ pour être ſon premier Miniſtre; il lui re- „ mit le livre de la Loi, & l'établit ſon juge „ entre la Loi & lui, & entre cette même „ Loi & ſon peuple.

„ Le Légiſlateur fut le premier à fléchir le „ genou devant ſon fils, &, comme le Roi „ vouloit l'en empêcher : — Ce n'eſt pas à „ mon fils, dit-il que je rends cet hommage :

„ Comme ton père, je te dois de l'amour, „ des exemples & des leçons : Si tu te rendois indigne de l'un ou de l'autre, ta couronne ne m'empêcheroit pas de te le reprocher ; c'eſt au Roi que s'adreſſent mes „ reſpects : Dès que la Nation t'a choiſi pour „ ſon Maître, c'eſt en toi qu'elle réſide, & „ c'eſt elle que je révère en toi. Sois juſte, „ bon, généreux, comme elle doit l'être, & „ ſouviens-toi que ton bonheur eſt inſéparable du ſien. —

„ Voilà, continuèrent les Étrangers, comment cette Colonie s'eſt établie : Pierre II „ règne encore ; il touche à ſa quatre-vingt-dixième année ; il a toujours obſervé les „ Lois qu'il a faites : Si les circonſtances l'ont „ forcé d'y changer quelque choſe, il ne l'a „ jamais fait qu'avec le conſentement de la „ Nation : Il a toujours deux objets en vue ; „ le premier, de rendre ſon peuple heureux, „ il le remplit dans toute ſon étendue : Le „ ſecond, de former à la vertu celui qu'il a „ déſigné pour lui ſuccéder. Ce qui vous ſurprendra, peut-être, c'eſt que, de deux „ fils, qu'il a, quoique adorés du peuple & „ remplis des talens les plus rares, il n'en a „ choiſi aucun pour lui ſuccéder. Il faut des „ qualités particulières pour les Rois, bien différentes de celles des ſujets. Il a déſigné le „ fils de ſon Miniſtre ; mais, en laiſſant au „ peuple la liberté de réformer ce choix, ſi „ l'on trouvoit un plus honnête homme à „ mettre à ſa place.

„ Nous vivons tous dans la plus grande „ union ; c'étoit le but de la législation de „ Pierre. Comme toutes les professions, que „ nous exerçons, tendent au bien de la So- „ ciété, tous les états sont égaux ; l'estime est „ réservée à celui qui remplit le mieux ses „ devoirs : C'est ce qui a fait que les arts se „ sont perfectionnés en si peu de temps, parce „ que, comme nous regardons du même œil „ le métier de Ministre & celui de Laboureur, „ aucun n'est tenté de prendre une autre pro- „ fession que celle de son père, à moins qu'il „ ne se sente pas les talens nécessaires pour y „ réussir : Le père de celui qui entretient ce „ jardin, étoit jardinier, & ses petits-fils le „ seront, jusqu'à ce qu'ils ne se trouvent pas „ les dispositions nécessaires.

„ Ne regrettez point d'avoir été jeté dans „ cette île, si vous êtes vertueux : Si vous „ ne l'êtes pas, croyez-moi, n'allez pas plus „ loin, non que vous ayez à craindre la moin- „ dre insulte de nos concitoyens ; les droits „ de l'hospitalité sont sacrés pour eux : Mais „ vous y serez veillé de près, & malheur à „ vous, si vous cherchiez à corrompre nos In- „ sulaires. Si vous voulez vous faire une idée „ de la beauté de ce séjour, montez sur cette „ hauteur.

Jean de Calais fut étonné de la grandeur & de la magnificence de la Capitale, qui s'offrit à ses yeux. Elle étoit située au milieu d'une plaine immense, traversée du superbe canal qu'il avoit aperçu, couverte des plus riches

moiſſons, & coupée de jardins, de vergers, & de boſquets délicieux. Jean, après avoir pris congé des trois habitans, s'achemina vers la Ville. En parcourant la campagne, il étoit étonné de ſa fertilité: Parvenu à la Ville, il ne ſavoit ce qu'il devoit admirer le plus, de ſa richeſſe, ou de ſa ſimplicité. On vint le recevoir, à l'entrée de la Ville; &, après lui avoir offert toute ſorte de rafraîchiſſemens, on le conduiſit au palais du Roi: Il étoit ſitué au centre, ſéparé par un jardin qui l'environnoit & qui dominoit ſur la rivière. Jean fut obligé de dire ſon nom, & de raconter les principales aventures de ſa vie: On le prévint que, quelque raiſon qu'il eût de les cacher, il ne devoit rien déguiſer, parce qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit à riſquer, s'il n'étoit point ſincère. Après cette converſation, un homme qui l'avoit écrite, & qu'il n'avoit point aperçu, le conduiſit au Roi, & lui remit le papier: Le Roi le lut, tandis qu'on faiſoit voir à Jean toutes les beautés du palais. On le ramena au Roi, qui ne s'informa plus de rien, & qui le combla de careſſes. Il lui demanda dans quel endroit de la Ville il vouloit être logé. Jean répondit que ce ſeroit dans celui qui le mettroit le plus à portée de voir toutes les beautés d'un État auſſi floriſſant. Le Roi l'exhorta de venir à la Cour le plus ſouvént qu'il le pourroit, & le fit conduire dans une maiſon voiſine du port. Il y fut introduit par le même Officier qui avoit écrit ſa converſation. Ses hôtes le

reçurent comme s'il eût été de la famille; ils eurent pour lui tous les égards qu'on auroit pour un fils qui reviendroit d'un long voyage: Ils lui donnèrent leur fils aîné pour le conduire dans la ville, & lui faire voir ce qu'il y avoit de plus curieux.

On le mena ſur une grande place, où la ſtatue du Roi régnant étoit entourée d'un groupe qui repréſentoit l'Abondance & la Paix, verſant leurs préſens ſur un peuple heureux. Ce ne fut pas ce qui le ſurprit le plus; ſes regards furent attirés par un ſpectacle horrible: Il vit une troupe de chiens qui ſe diſputoient le cadavre d'un homme qui paroiſſoit mort depuis peu. Jean, étonné de ce trait d'inhumanité de la part d'un peuple qui lui paroiſſoit ſi doux, demanda pourquoi les Lois, dont on lui avoit tant vanté la ſageſſe, ſouffroient que le corps d'un citoyen fût ainſi déshonoré après ſa mort. On lui répondit que les Lois ne donnant aucune action contre les débiteurs pendant leur vie, les puniſſoient ainſi, lorſqu'ils mouroient inſolvables, ce qui n'étoit arrivé que deux fois dans l'île. Cette punition parut ſi ſingulière à Jean, qu'il demanda à ſon conducteur la raiſon de cette Loi: Il apprit qu'elle tenoit de la Religion du pays. Les habitans de cette île ſont convaincus que l'ame d'un débiteur inſolvable eſt errante juſqu'à la fin des ſiècles, & ne peut jamais participer aux récompenſes promiſes aux hommes qui n'ont jamais fait aucun tort à leurs ſemblables, à moins qu'il ne ſe trouve

quelque citoyen compatissant qui paye ses dettes. La Loi, en ordonnant que le corps du débiteur insolvable fût jeté aux chiens, dans une place publique, a eu deux objets : L'un, d'effrayer les débiteurs par un exemple qui révolte l'humanité, mais qui, au fond, ne fait aucun mal au coupable ; & l'autre, d'intéresser les ames généreuses à acquitter les dettes de ces malheureux. Jean de Calais demanda encore comment il falloit s'y prendre pour payer. — Il ne faut, dit le conducteur, que faire publier, à son de trompe, que l'on est prêt à payer les dettes d'un tel, dont le cadavre est à la merci des chiens. Jean appela tout de suite un trompette, &, dans une heure, tous les créanciers se trouvèrent sur la place. Il leur promit que, le lendemain, ils seroient tous payés ; &, sur sa parole, le cadavre fut enlevé.

Il continua sa course vers le port, où il trouva son vaisseau ; il y prit l'argent nécessaire, & s'amusa à observer le grand nombre de navires qui abordoient des différentes parties de l'univers. La bonne-foi de ce peuple y attiroit le commerce le plus florissant. Jean, après avoir admiré les magasins immenses qui bordoient le port, se retira chez ses hôtes, où l'on avoit transporté le cadavre qu'on avoit mis dans un cercueil. Il demanda pourquoi on l'avoit porté dans cet endroit ? — C'est, lui répondirent ses hôtes, parce que le cadavre vous appartient, & qu'il dépend de vous de prolonger ou de finir les tourmens de son ame

errante; tourmens qui ne finiront que par la sépulture de ce corps. — Aussi, dès qu'il fut jour, Jean fit venir tous les créanciers, les paya, & fit au cadavre de magnifiques funérailles. Les principaux Magistrats & les parens du mort, accompagnés d'un peuple innombrable, vinrent marquer leur reconnoissance à Jean de Calais, & l'on fit publiquement son éloge.

Jean vouloit faire connoître à toute l'Europe une Nation si extraordinaire : Il retourne sur le port, pour prendre les hauteurs de cette terre, afin de donner à sa patrie le moyen de commercer avec ce peuple, & de prendre l'esprit & la sagesse de son gouvernement. Comme il étoit sur le point de revenir chez ses hôtes, il aperçut, sur le pont d'un vaisseau qui venoit de mouiller auprès du sien, deux femmes qui versoient un torrent de larmes; l'éclat de leur parure attira ses regards; il ne fut pas moins étonné de leur beauté que de leur affliction. Il prêta l'oreille autant qu'il lui fut possible, & il entendit qu'elles parloient espagnol. Jean de Calais, qui parloit cette langue, leur demanda qui elles étoient, & s'il pouvoit leur être de quelqu'utilité? Les belles Étrangères répondirent qu'elles étoient esclaves du Corsaire maître du vaisseau sur lequel elles étoient, & que, dans deux jours, il devoit les vendre à un autre Corsaire qui faisoit voile pour Constantinople. Il s'informa s'il n'étoit pas possible qu'elles fussent vendues à d'autres : Elles répondirent que c'étoit une chose

très-indifférente au Corsaire, pourvu qu'il en eût le prix qu'il demandoit. Jean les conjura de se tranquilliser, & leur promit que, le lendemain, elles seroient libres.

De retour chez ses hôtes, il leur raconta ce qui venoit de lui arriver : — Autrefois, lui dirent-ils, la Nation les eût rachetées : Nous ne voyons l'esclavage qu'avec horreur; nous avions délibéré d'interdire ce commerce aux étrangers sur ces côtes, & on avoit fait une loi, par laquelle tout esclave qui entroit dans le port recouvroit sa liberté. Nous aperçûmes bientôt que cette loi gênoit le commerce, & qu'aucun vaisseau des pays où l'esclavage a lieu, n'abordoit chez nous; alors, nous fîmes publier que la loi subsisteroit, mais que la Nation racheteroit les esclaves, & leur donneroit la liberté. Les vaisseaux Africains & Asiatiques revinrent, & ils amenèrent un si grand nombre d'esclaves, que le trésor public se trouva bientôt épuisé. Le commerce est une mine si abondante, que ces pertes furent réparées en très-peu de temps. Malgré les dépenses que l'achat des esclaves entraînoit, nous continuâmes encore pendant deux ans, lorsque nous apprîmes que les Corsaires, attirés par l'appas du gain & la certitude de vendre leurs prises, faisoient des enlèvemens beaucoup plus fréquens, & désoloient une partie de l'Europe maritime : Quelques Nations voisines nous firent même solliciter de ne plus acheter des esclaves. C'est depuis ce temps que nous avons discontinué une générosité,

qui devenoit funeste par l'abus des vendeurs: Cependant, la loi ne fut point abrogée, &, en votre faveur, après ce que vous avez fait pour ce débiteur insolvable, il vous sera aisé d'obtenir la rançon de ces deux esclaves. — Jean eût été fâché d'être privé de leur rendre ce service. Il revint, le lendemain, sur son bord, fit appeler le Corsaire, &, le marché ayant été aussi-tôt conclu, il se fit amener les deux esclaves: Il leur donna la main pour descendre sur son vaisseau, & renvoya le Corsaire.

Les deux Captives relevèrent leur voile, & marquèrent leur reconnoissance à leur nouveau Patron. Jean, étonné de leur beauté, leur protesta qu'elles n'avoient plus de maître, & qu'il étoit le plus esclave des trois. Il leur demanda où elles vouloient qu'il les conduisît. Les belles captives parurent pénétrées de tant de générosité. La plus belle, & celle pour qui Jean sentoit déjà la plus vive tendresse, lui dit que ce ne seroit qu'au retour du vaisseau à Calais, qu'elle se détermineroit. Il leur demanda la permission de les quitter pour quelques heures, & leur promit de ne plus se séparer d'elles qu'à la fin de leur voyage.

Il revint à la Ville, alla prendre congé du Roi, & recevoir ses ordres: Il alla, ensuite, chez ses hôtes, qui ne purent le voir partir sans regret: Ils l'accompagnèrent jusqu'à son bord, l'embrassèrent & lui remirent le papier où sa conversation au palais du Roi avoit été écrite. Jean surpris, leur en de-

manda la raifon : — C'eft, lui répondirent-ils, afin que vous remportiez avec vous vos fecrets, fi ce papier en contient quelqu'un que vous ne vouliez pas qu'on fache. La feule précaution que nous prenons contre les étrangers, eft d'écrire les réponfes qu'ils font : La première, eft la feule fois qu'on les interroge; on remet ces réponfes à l'hôte, chez lequel le Roi les envoye, afin qu'on puiffe s'affurer s'ils n'en ont point impofé, & fi leur conduite dément ce qu'ils ont dit; dans ce cas, on les forceroit de fortir de l'île. Nous ne fommes pas les feuls qui voudrions vous y retenir : Le Roi, ayant appris que vous deviez partir, nous a fait dire de faire tous nos efforts pour vous engager à vous faire naturalifer parmi nous. Hier, nous vous en parlâmes indirectement, nous effayâmes même de vous faire fentir les avantages dont vous pourriez jouir à la Cour; mais nous vous vîmes fi preffé du défir de revoir votre Patrie, que nous crûmes inutile d'infifter plus long-temps. — Jean témoigna à fes hôtes toute fa reconnoiffance; &, après les avoir priés de porter fes refpects au Roi, il les embraffa, & alla rejoindre les deux captives.

Celle pour qui Jean s'enflammoit de plus en plus, lui marquoit auffi plus de reconnoiffance. L'une & l'autre paroiffoient pénétrées de fon refpect, de fes attentions & de fes grâces; il leur demanda leurs ordres pour mettre à la voile; il voulut qu'elles fixaffent le jour & l'heure du départ.

Il chercha tous les moyens de les amuser pendant le voyage : Il leur en adouciſſoit les peines, par les attentions les plus recherchées. Juſqu'au moment où Jean de Calais avoit vu, pour la première fois, ces étrangères ſur ſon bord, ſon cœur inſenſible n'avoit jamais reſſenti le pouvoir de la beauté. Sa taille noble & légère, des yeux, dans leſquels ſe peignoient la ſérénité de ſon ame & la douceur de ſon caractère, un regard ferme & prêt à s'attendrir, le ſourire des amours, un front qui annonçoit le courage le plus intrépide, une démarche leſte, un corps que la nature ſembloit avoir modelé ſur les proportions que les Poëtes donnent au Dieu Mars, l'avoient rendu l'objet des vœux des Calaiſiennes : L'amour, qui ne vouloit pas le rendre coupable d'une infidélité, l'empêcha de s'enflammer, pour le conſerver à ſa captive. Il éprouvoit auprès d'elle des ſentimens qu'il ne connoiſſoit pas : Elle étoit l'objet de tous ſes vœux ; ſans ceſſe, elle étoit préſente à ſa penſée ; un reſpect, ſemblable à celui qu'inſpire la divinité, enchaînoit les déſirs dont il étoit dévoré.

La belle captive n'éprouvoit pas des ſentimens plus tranquilles : Ses yeux, humides de tendreſſe, fixoient, quelquefois, ſon libérateur, & ſe détournoient, malgré elle, lorſqu'elle pouvoit en être aperçue ; elle jugeoit de la ſituation de l'ame de ſon amant par la ſienne ; mais elle eût voulu qu'il la lui eût avouée. Jean ne peut plus ſe contraindre ; il tombe à ſes pieds : — Puniſſez-moi, lui dit-il ;

il; j'ai juré que je n'avois d'autre dessein, en vous arrachant des mains du Corsaire, que de vous rendre la liberté : Je le croyois, & j'étois bien éloigné de penser que je fusse excité par un autre sentiment que par celui de la générosité. Un intérêt, moins noble, peut-être, mais plus pressant, me portoit à vous rendre ce service : Je vous ai adorée du moment que je vous ai vue ; j'ai long-temps combattu ma tendresse, &, si vous saviez combien il m'en a coûté pour ne pas vous la déclarer plutôt, votre cœur ne pourroit jamais s'offenser de l'aveu que je vous en fais.

La captive rougit & soupira : --- Quel que soit le motif, lui dit-elle, auquel je dois ma liberté, je n'en suis pas moins pénétrée d'une reconnoissance qui ne s'effacera jamais de mon cœur : Loin de m'offenser de l'aveu de votre tendresse, oserai-je vous l'avouer, mon cœur le désiroit ; j'aurois, peut-être, dû vous cacher plus long-temps l'impression que vos vertus ont faite sur moi ; je suis peu faite à cet art de déguiser un sentiment, pour lui donner plus de prix. D'ailleurs, je vous connois assez, pour avoir à craindre que vous tiriez quelque avantage de ma sensibilité. Avec la même naïveté que je vous avoue la situation de mon ame, je vous proteste qu'elle ne changera jamais. Vous avez fait le même serment dans votre cœur, & j'y ai pénétré trop avant, pour que je suspecte jamais votre fidélité.

Jean étoit dans l'ivresse du plaisir & de la joie ; l'assurance d'être aimé le rendit plus em-

pressé de plaire, plus attentif & plus soumis encore : Il ignoroit & le nom & la naissance de la belle captive ; il n'avoit jamais songé à de lui demander ; il lui paroissoit seulement qu'elle étoit d'un rang au dessus de sa compagne. Un jour, il se hasarda à la prier de lui dire comment elles étoient tombées au pouvoir du Pirate : — Ne me soupçonnez pas, ajouta-t-il, d'une curiosité intéressée ; je ne desire d'apprendre les évènemens de votre vie, que pour les partager : Votre naissance, quelle qu'elle soit, n'a rien de commun avec notre amour : Comme l'éclat d'une couronne ne sauroit l'augmenter, l'obscurité de l'état le plus vil ne sauroit l'affoiblir : Tout est au dessous de votre beauté, de vos grâces & de vos vertus ; & vous seriez encore dans l'esclavage, que je ne vous aurois pas offert ma main avec moins de désir d'être accepté. —

— Je connois, reprit la captive, toute l'étendue de votre générosité ; étrangère, inconnue, portant encore les marques de la captivité, c'est des mains d'un Corsaire que vous tenez votre épouse ; mais, puisque j'ai reçu votre foi, & que je vous ai engagé la mienne, soyez assuré que vous n'aurez jamais à vous en repentir. — Moi, m'en repentir ! s'écria Jean ; ciel ! aurois-je mérité.... — Non, reprit-elle ; mais le mystère que je dois vous faire de ma naissance, exige que vous étouffiez votre curiosité. Il est essentiel que je vous cache, pour quelque temps, de quels parens je suis née. Mon nom est Cons-

tance ; Iſabelle eſt celui de ma compagne. Quant au reſte, je dois garder le ſilence, pour votre intérêt même.

Jean de Calais témoigna le plus ſenſible regret de ſon indiſcrétion, & réitéra à ſon amante la promeſſe de ne plus lui faire de demande ſemblable. Pour lui prouver qu'il n'avoit eu aucun motif de méfiance, il la pria de fixer le jour de leur union ; &, ſurtout, d'abréger le terme de ſes déſirs. Conſtance fixa ce moment heureux au lendemain. Leur mariage fut célébré ſur les côtes d'Angleterre, où Jean avoit mouillé. Iſabelle ſeule paroiſſoit le déſapprouver, & ſembloit craindre qu'il ne fût pas confirmé par les parens de Conſtance, ou par ceux de Jean ; car, reſpectant le ſecret de ſon amie, elle parloit des uns & des autres, & elle affectoit de laiſſer l'époux dans le doute. Il ſe contenta de lui répondre que la mort ſeule pouvoit briſer des nœuds formés par le Ciel, & que, quelque reſpect & quelqu'amour qu'il eût pour ſes parens, Conſtance lui étoit mille fois plus chère.

L'union de Jean & de Conſtance avoit augmenté leur amour Tous les jours, ils croyoient ne pouvoir pas s'aimer plus qu'ils ne s'aimoient, &, tous les jours, il leur ſembloit qu'ils s'aimoient plus que la veille. Les déſirs ſatisfaits étoient la ſource de nouveaux déſirs. Jean, époux, étoit plus tendre & paroiſſoit plus ſoumis qu'amant. La fortune, d'accord avec l'amour, conſpiroit à le rendre heureux ;

les marchandises, qu'il avoit envoyées en Angleterre, lui avoient produit un bénéfice immense, par la sagesse de son facteur; son vaisseau étoit chargé de tonneaux d'or & d'argent, & d'effets rares, qu'il avoit pris en échange, & qu'il destinoit à son épouse, à Isabelle & à son père.

Jean se rembarqua pour sa patrie. Le bruit de son retour l'y avoit devancé; son père, & tous les habitans, l'attendoient sur le port; il arrive & s'élance sur le rivage, conduisant Constance par la main : Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il la présenta à son père; il la reçut avec dédain, & ne put cacher à son fils son mécontentement d'un mariage sur lequel il lui faisoit un crime de ne l'avoir pas consulté. Cent coups de poignard auroient été moins cruels pour Jean : Il embrassa les genoux de son père; tout ce qu'il put lui dire des vertus de Constance, de l'élévation de ses sentimens, ne put affoiblir l'impression qu'avoit faite sur lui, l'idée d'esclavage; son courroux s'enflammoit par les caresses que Constance faisoit à son époux, & par la fierté avec laquelle elle recevoit les reproches dédaigneux de ce père inexorable. Il la menaça de faire casser le mariage de son fils. Jean, sans s'écarter du respect qu'il avoit pour son père, protesta qu'il ne connoissoit point d'autorité sur la terre, qui pût le forcer à rompre des liens, qu'il formeroit encore, s'ils n'étoient pas formés; que, lorsqu'il avoit épousé Constance, il avoit

cru pouvoir compter aſſez ſur l'amitié de ſon père, & ſur la bonne opinion qu'il avoit de ſon fils, pour n'avoir pas beſoin de la vaine formalité d'un conſentement, qu'il n'auroit pu refuſer ſans injuſtice. Il ajouta, qu'en lui laiſſant tout pouvoir relativement au commerce, il l'avoit laiſſé le maître d'une fortune que ſon dernier voyage venoit d'augmenter conſidérablement : --- Si j'avois été malheureux, vous vous ſeriez contenté de me plaindre; j'ai fait le mariage le plus fortuné pour moi, puiſque j'ai épouſé la vertu enrichie de tous les traits de la beauté, & vous voudriez m'y faire renoncer! Non, mon père, en cédant à vos déſirs, je me rendrois complice de votre injuſtice; je me rendrois coupable envers mon épouſe & envers vous. ---

Tout le peuple attendri, prit le parti des jeunes époux; ce qui irrita encore la ſévérité du père, qui les bannit de ſa maiſon, & leur ordonna de ne plus paroître à ſes yeux. Toute la ville le ſollicita vainement; mais un cœur, qui avoit été inſenſible au mérite de Jean & aux grâces de Conſtance, pouvoit-il ſe rendre à aucune ſollicitation?

Jean, plus affligé de l'accueil que ſon père avoit fait à Conſtance, que fâché de ſa dureté à l'égard d'un fils qui n'avoit jamais cherché qu'à lui plaire, & auquel il devoit la conſidération dont il jouiſſoit, ſe retira, avec ſes deux captives, dans une maiſon, qu'il acheta ſur le port. Malgré ſa fierté, Conſtance n'étoit ſenſible à l'injuſtice de ſon beau-

père, qu'à cause de son époux. --- Vous voyez, lui disoit-elle, combien il eût été heureux pour nous que je n'eusse jamais su le nom de votre père, & que je lui eusse été inconnue, comme vous l'êtes au mien. Ne manquons jamais aux devoirs que la nature nous inspire à leur égard; mais attendons, dans les bras de l'amour, que le temps & l'ordre des évènemens nous rendent leur amitié : La colère de votre père, & l'ignorance où vous êtes sur le compte du mien, doivent rendre notre amour plus solide; isolés, pour ainsi dire, sur la terre, nous n'avons pour appui que nous-mêmes. Va, quelque traitement que ton père me réserve, ne crains pas que jamais je me démente. ---

Constance, avec une fermeté héroïque, consoloit son époux; leur tendresse se fortifioit par leurs adversités : L'année de leur mariage n'étoit pas encore accomplie, qu'elle mit au monde un gage de son amour. Il fut au comble de la joie; ce nouveau nœud rendit l'union des jeunes époux plus agréable & plus indissoluble : Constance voulut nourrir son fils, & Jean songea à lui laisser une fortune qui pût le mettre à portée de se passer de celle de son grand-père. Jean lui présenta son fils; il refusa de le voir : Cependant, il ne songea plus à faire annuller son mariage: Il eût, peut-être, trouvé des lois favorables à sa sévérité; mais il n'eût trouvé aucun tribunal qui eût jugé sans répugnance, entre un père qui n'avoit en sa faveur que la rigueur de la loi, & un fils qui

n'avoit pas cru la violer, & que sa Patrie avoit pris sous sa protection.

Jean se prépara à faire un voyage dans l'île Heureuse; son projet étoit d'ouvrir un commerce suivi avec sa patrie. Il arma un vaisseau; & tout ce qu'on put obtenir de son père, fut qu'il contribuât aux frais de l'armement & de l'équipage, à condition qu'il partageroit la perte & le gain, comme tout autre étranger; ce qui étoit plus onéreux que profitable pour Jean : Mais il n'est rien à quoi il ne se soumît, pour mériter les bontés de l'impitoyable vieillard.

Jean & Constance voyoient approcher avec chagrin le temps du départ, ils n'osoient en parler : Jean, surtout, qui se séparoit de son épouse & de son fils, & qui craignoit le ressentiment de son père, frémissoit : L'espoir d'assurer une fortune à une famille adorée, le soutenoit contre cette crainte. La tendre Constance versoit ses chagrins dans le sein d'Isabelle, & cachoit ses pleurs à son époux. Peu de jours avant ce terrible départ, ils étoient sur le port; elle aperçut le vaisseau & ne put retenir ses larmes : --- Ah! ma chère Constance, lui dit-il, je sens ta douleur plus que la mienne; c'est pour notre fils, & pour toi, que je vais entreprendre un voyage qui doit mettre fin à toutes nos peines : Mon père menace de me déshériter; prévenons les malheurs qui en seroient les suites. Il faut faire un patrimoine à mon fils, & j'espère d'y réussir. C'est dans l'isle Heureuse, que j'ai trouvé

le trésor le plus précieux; pourquoi n'y trouverois-je pas encore des ressources contre nos malheurs? Le Ciel n'est point favorable à demi; c'est là qu'il t'a offert à mes yeux, & c'est là, sans doute, que la fortune m'appelle. Je sais quelles sont les marchandises qui y ont le plus de cours. Les habitans les tirent, à grands frais, du Portugal, & les Portugais vont les chercher en Angleterre. J'ai chargé mon vaisseau de toutes les merceries que Londres fait venir de Calais; je les échangerai au premier port d'Angleterre, & je compte y doubler ma mise : Les marchandises que j'embarquerai en Angleterre, doubleront encore à Lisbonne, & celles que je prendrai à Lisbonne, gagneront encore les deux tiers dans l'île Heureuse.... — Quoi, interrompit Constance, vous allez à Lisbonne! Ce détour.... — Va, ne t'alarme point; l'amour me prêtera des ailes, &, dans huit mois au plus tard, j'espère être de retour. —

Constance eut de la peine à cacher sa joie & sa surprise, en apprenant que Jean alloit à Lisbonne : Elle courut en avertir Isabelle, qui en parut alarmée. Constance en concevoit l'espoir le plus flatteur. — Il me vient une idée, dit-elle à son époux; quoique je sache bien que vous portez mon image gravée en traits de flamme dans votre cœur, je désirerois, afin qu'étant toujours présente à vos yeux, elle vous déterminât à revenir plus promptement, qu'au lieu des figures ordinaires, dont on orne les poupes des vaif-

ſeaux, vous me fiſſiez peindre ſur celle du vôtre, tenant mon fils entre mes bras, & Iſabelle auprès de moi; mais en traits ſi reſſemblans, qu'on ne pût point s'y méprendre. — Jean embraſſa Conſtance, & fut fâché de n'avoir pas eu, le premier, cette idée. Il envoya chercher les peintres les plus habiles, &, dans deux jours, l'ouvrage fut achevé. — Je ne doute pas, dit-il, que, ſous de tels auſpices, mon voyage ne ſoit très-fortuné. — Hélas! lui répondit Conſtance, puiſſe-t-il l'être autant que tu le mérites & que je le déſire : Je ne ſais quel ſecret preſſentiment me dit que nous allons nous voir au comble de nos vœux. Cher époux! va, pars; que mon courage te raſſure; le Ciel, oui, c'eſt le Ciel, ſans doute, qui me donne cette fermeté : Il y a huit jours que la ſeule idée de ton départ glaçoit mon ſang dans mes veines; dans ce moment, où je vois couler tes larmes, où je ſens, d'avance, toutes les horreurs de ton abſence, où je donnerois la moitié de ma vie pour pouvoir te ſuivre; je me ſoumets, ſans effort, à la néceſſité de ton entrepriſe : Adieu; ſouviens-toi que tu tiens dans tes mains le ſort d'une épouſe qui t'adore, d'un fils à qui tu te dois, & d'une généreuſe amie. —

C'étoit par ces mots que la vertueuſe Conſtance encourageoit ſon époux, qui ne pouvoit s'arracher de ſes bras. Ils ſe ſéparèrent, enfin; le vaiſſeau partit; mais elle ne quitta le rivage, que lorſqu'elle l'eût perdu de vue : Alors,

se jetant dans les bras d'Isabelle ; elle laissa un libre cours à ses larmes; ses genoux se dérobèrent sous elle : Isabelle ne put la soutenir, & elles tombèrent sur le sable en s'embrassant. Malgré l'espoir qui l'animoit, Constance étoit bien éloignée de cette fermeté qu'elle avoit témoignée. On la ramène, & la triste Isabelle l'accompagnoit, presque aussi affligée qu'elle.

Cependant, Jean vogue au port de Douvres, où il ne s'arrête qu'autant de temps qu'il lui en faut pour faire l'échange de ses marchandises; il repart, & fait voile pour le Portugal. Oh! combien de fois, pendant la route, Jean descendit dans la chaloupe pour contempler l'image de sa chère Constance! Jamais il n'avoit fait de voyage plus heureux; cette image adorée sembloit appeler les vents les plus favorables, & repousser les vents contraires. Dans peu de jours, le vaisseau touche aux bords du Portugal, & se rend au port de Lisbonne. Il aborda sous le château qui dominoit sur la mer.

La singularité des peintures de la poupe attira une foule de peuple sur le rivage; on demande ce qu'elles signifient; les matelots, & les gens de l'équipage, répondent que c'est un monument que l'amour a consacré à l'hymen. Dans quelque climat de la terre que ce soit, parmi les nations les plus dures & les plus barbares, il n'est personne qui ne s'attendrisse à l'idée d'un heureux mariage. On avoit appris une partie des aventures de

Jean; tout Lisbonne voulut voir ſon vaiſſeau. Le bruit d'un époux ſi rare parvint juſqu'au Roi ; il voulut voir les peintures, dont on lui avoit exagéré la beauté. Il ſe fit tranſporter, avec une partie de ſa Cour, ſur le bord de Jean, qui le reçut avec tout le reſpect qu'il devoit à un Souverain, & avec une nobleſſe & des grâces qui le charmèrent. Il fut frappé de ſon eſprit & de ſa beauté. La douceur de Jean lui captiva tous les cœurs. Le roi deſcendit dans la chaloupe & paſſa derrière le vaiſſeau; mais, à peine eut-il aperçu le portrait de Conſtance, qu'il demeura comme frappé de la foudre. Il jeta un cri perçant; & les courtiſans, agités du même trouble, regardoient, tour à tour, leur Monarque & le tableau, ſans oſer proférer une parole.

Jean étoit confondu; il rompit, le premier, le ſilence, & demanda au Roi, s'il avoit aperçu, dans le vaiſſeau, quelque choſe qui pût lui déplaire. — Non, répondit le Roi, en diſſimulant, je rends, au contraire, les plus grandes grâces à Dieu, de vous avoir fait aborder dans mes Etats. On m'a parlé de votre intelligence dans le commerce, de votre ſageſſe, & de la bravoure que vous avez montrée dans des occaſions très-périlleuſes : Ce que j'eſtime le plus, en vous, c'eſt votre amour pour une épouſe vertueuſe. Je retiens vos marchandiſes, quel qu'en ſoit le prix, je veux que vous ſoyez traité dans mes Etats comme vous le méritez; mais, ſurtout, gardez-vous d'en ſortir juſqu'à nouvel ordre. —

Le Roi sortit du vaisseau, l'ame agitée de ce qu'il venoit de voir; ses courtisans l'accompagnoient en silence. Il s'étoit aperçu que le tableau de la poupe du vaisseau de Jean, avoit fait sur eux la même impression que sur lui-même; ils attendoient qu'il leur en parlât: Mais, avant de les renvoyer, & pour ne pas leur donner le temps de divulguer un secret d'une aussi grande importance, il voulut être éclairci sur le champ. Il fit avertir Jean de venir lui parler; il l'attendit dans son cabinet, avec un seul de ses Ministres, & ordonna au reste des courtisans de ne sortir que lorsqu'il le leur ordonneroit.

Jean étoit dans la plus grande inquiétude: Il ne comprenoit pas ce qui pouvoit affecter le Roi; il avoit remarqué que son trouble étoit né à la vue du portrait de sa femme; il imagina que, peut-être, il en avoit été frappé, & que son cœur s'étoit enflammé en la voyant. Jean aimoit trop pour n'être pas susceptible de jalousie. Il ignoroit l'histoire de la vie de Constance; elle lui avoit dit que ce secret importoit au repos de l'un & de l'autre; & le Roi s'étoit troublé en voyant ses traits: L'auroit-il vue à sa Cour? L'auroit-il aimée? N'auroit-elle été fait esclave, qu'en fuyant un amant? Cette incertitude accabloit le jeune héros, lorsqu'on vint le chercher de la part du Roi.

Jean s'abandonne à la Providence, & marche d'un pas ferme: Le Roi l'introduit dans son cabinet. — Je ne doute pas, lui dit-il,

que l'état où vous m'avez vu ne vous ait donné de l'inquiétude. La mienne eſt au comble ; & vous pouvez ſeul la diſſiper. La nobleſſe & la candeur, qui brillent ſur votre front, m'ont prévenu en votre faveur ; votre air annonce du courage, & vos manières une douceur qui m'a ſéduit ; je vous eſtime ſans vous connoître, & je ſuis sûr que je vous aimerai quand je vous connoîtrai mieux : Mais il faut être ſincère, &, quelles que ſoient les vérités que vous avez à m'apprendre, il faut ne me ien déguiſer.

— Avec l'opinion favorable que vous avez conçue de moi, Sire, répondit Jean de Calais, comment eſt-il poſſible que vous ayez pu me ſoupçonner capable de déguiſer la vérité ? Le déſir de la gloire ne ſe trouve jamais avec ce vice des ames lâches. L'honnête homme, interrogé ſur un ſecret qu'il a promis de garder, ſe tait ; mais il n'a pas recours au menſonge : Je ne voudrois pas tromper le plus cruel de mes ennemis ; comment, Sire, pourrois-je en impoſer à un Prince adoré de ſes ſujets, & dont les vertus m'ont plus étonné que la majeſté ? —

Le Roi, toujours plus rempli d'eſtime pour Jean, lui témoigna la plus grande confiance ; &, après de nouvelles careſſes, il lui demanda, du ton de l'amitié, quelles étoient les deux femmes & l'enfant qui étoient peints ſur la poupe du vaiſſeau. — L'une des deux, répondit Jean, eſt mon épouſe ; l'enfant eſt notre fils, & l'autre eſt une de ſes amies ; je les ai retirées, l'une & l'autre, des mains d'un Corſaire ;

ma femme m'a récompenſé de cette action, par le don de ſa main ; & cette main, que n'ont pu flétrir les fers de l'eſclavage, je l'aurois préférée à celle des filles des plus grands Rois. Le Roi ne put retenir ſes larmes : — Généreux jeune homme, lui dit-il, quelle des deux eſt votre épouſe ? — C'eſt la plus belle, celle ſur les genoux de laquelle eſt l'enfant. — Mais de quelle famille eſt-elle ? — Sire, elle m'en a toujours fait un myſtère, & j'ai reſpecté ſon ſecret ; fille d'un Berger ou d'un Roi, Conſtance ne me ſera jamais ni plus, ni moins chère. — Elle s'appelle Conſtance, dites-vous, & ſa compagne ne ſe nomme-t-elle pas Iſabelle ? — Oui, Sire. — Ciel ! je n'en puis plus douter ; mais, continuez, & racontez-moi par quel haſard ces deux jeunes perſonnes ſont tombées entre vos mains, dans quels lieux, & comment Conſtance s'eſt déterminée à vous épouſer ? N'omettez aucune circonſtance. —

Jean de Calais reprit ſon hiſtoire du moment de ſon arrivée à l'Iſle Heureuſe. Le Roi déſira qu'il la reprît du moment de ſa naiſſance, afin de le mieux connoître. Les détails où il entra, le récit de pluſieurs combats ſur mer, & de quantité d'actions éclatantes ; la modeſtie, avec laquelle il parloit de lui-même, lorſqu'il ne pouvoit éviter d'en parler, la naïveté avec laquelle il avouoit ſes fautes, ou, du moins, ce qu'il regardoit comme des fautes, attendrirent le Roi ; il avoit de la peine à ne pas laiſſer éclater l'in-

térêt qu'il lui inſpiroit. Jean lui raconta comment il avoit délivré Conſtance & Iſabelle. — Je l'avouerai, ajouta-t-il, j'aimai Conſtance du moment que je la vis: Pendant les premiers jours, je n'oſois laiſſer paroître mes feux; enfin, je lui déclarai mes ſentimens, en tremblant : Soit reconnoiſſance, ſoit que mes ſoins euſſent touché ſon ame, elle ne les rejeta point : Je lui demandai le nom de ſa famille, mais elle impoſa à ma curioſité un ſilence, que j'ai toujours obſervé depuis : C'eſt alors qu'aſſuré de ſa tendreſſe, & brûlant moi-même de l'amour le plus ardent, j'oſai lui offrir ma main, & lui demander la ſienne. Il y a trois ans que nous ſommes mariés; notre amour eſt toujours le même; la mort pourra nous ſéparer, mais je doute qu'elle puiſſe altérer nos ſentimens. —

Le Roi lui témoigna ſa ſurpriſe, ſur le peu de curioſité qu'il avoit témoignée à Conſtance, depuis ſon mariage, au ſujet de ſes parens. — Et, ſi le haſard, ajouta-t-il, l'avoit fait naître d'une mère ſouillée de mille vices, ou d'un père infâme? J'en eſtimerois encore davantage Conſtance, répondit Jean, puiſque, malgré l'exemple, elle auroit des vertus qu'on trouve rarement dans les perſonnes du plus haut rang. — J'approuve votre généroſité, reprit le Roi; mais je crains bien que, ſi elle devoit le jour à quelque famille qui touchât de près au rang ſuprème, ſes parens ne fuſſent moins généreux, & ne vous enlevaſſent votre Conſtance. — Ah! Sire, s'écria Jean,

je ne puis rien contre l'autorité : Dans ce cas, je conſulterois Conſtance ; ſi l'ambition excitoit en elle le moindre regret, je la rendrois à ſon premier état, quoique je fuſſe aſſuré que ce ſacrifice me conduiroit au tombeau : Mais, ſi Conſtance étoit toujours la même, je défendrois mes droits juſqu'à la dernière goutte de mon ſang. Ah ! de grâce, Sire, continua-t-il en tombant à ſes genoux, ſouffrez que j'implore vos bontés : Si jamais quelque Grand, ou quelque Prince, venoit la reclamer comme ſa fille, ou comme ſa parente, permettez-moi de la mettre ſous la protection de votre juſtice & de Votre Majeſté. Qui eſt-ce qui oſeroit violer une ſauve-garde auſſi reſpectable ? —

— Je la reçois dès ce moment, lui dit le Roi, les yeux mouillés de larmes : Va, ſois l'époux de Conſtance, elle eſt ma fille, & je légitime ton mariage. — Que dites-vous, Sire ! Conſtance, mon épouſe... Votre fille... O ciel ! elle m'auroit aimé juſqu'à ce point ! Elle avoit bien raiſon de m'en faire un myſtère ! Jamais, jamais je n'aurois conſenti à un mariage qui l'expoſe à perdre une couronne. Ah, Sire ! elle eſt votre fille, & vous êtes Roi : Je ſuis perdu ! — Raſſure-toi ; je ne ſuis Monarque que pour te ſurpaſſer en générosité. Ma fille étoit eſclave, & tu n'as pas rougi de l'épouſer : Sans toi, elle ſeroit encore, ou dans les fers, dévouée aux caprices d'un maître impérieux, ou dans un ſerrail, pour ſervir aux plaiſirs d'un tyran. Tu as reſpecté ſa vertu ; tu as mé-

rité qu'elle t'aimât, & je romprois des nœuds ſi légitimes! des feux ſi purs! je déshonorerois, pour un indigne préjugé, ma fille, ton fils & toi! Non, duſſé-je m'enſévelir ſous les ruines du trône, je défendrai mes enfans contre quiconque oſeroit troubler une ſi belle union. En ce moment, il prit Jean par la main, ouvrit la porte de ſon cabinet, &, le montrant à ſes Courtiſans : — Voilà, dit-il, le libérateur & l'époux de ma fille; il l'a ſauvée de l'infamie, & je veux l'en récompenſer, en le reconnoiſſant pour mon Gendre : Faites aſſembler le Conſeil & les Grands de l'État. —

Jean craignoit que le Conſeil ne lui fût pas auſſi favorable que le Roi; ce Monarque le raſſura. — Ma fille, lui dit-il, étoit adorée de la Cour & du Peuple; elle n'a jamais employé ſon crédit, que pour répandre des grâces & des bienfaits; elle faiſoit chercher les malheureux, pour les ſoulager; ſi quelque avide exacteur profitoit des circonſtances pour fouler les peuples, ils n'avoient qu'à pouſſer un cri vers Conſtance, & l'oppreſſeur étoit forcé de leur rendre tout ce qu'il avoit pris; elle ne connoiſſoit pas de plus grand ſupplice pour ces fléaux des États. Tous, depuis mon premier Miniſtre juſqu'au dernier de mes Sujets, l'ont pleurée, & la regrettent encore. —

Jean déſiroit de ſavoir par quel haſard elle étoit devenue la proie des Corſaires. Le Roi lui raconta que Conſtance & Iſabelle ſe promenoient ſur le bord de la mer, & qu'ayant rencontré un Pêcheur qui entroit dans ſa

barque, elles voulurent voir jeter les filets; qu'elles y entrèrent avec lui, & allèrent à environ une lieue en mer, & que, dans le temps que le Pêcheur étoit occupé à retirer ses filets, un Corsaire, caché derrière un rocher, détacha sa chaloupe avec quatre hommes, qui menacèrent le Pêcheur de la mort, s'il faisoit aucune résistance : Ils le lièrent & firent descendre Constance & son amie dans la chaloupe, à laquelle ils attachèrent la barque, & les conduisirent dans le vaisseau du Corsaire, qui continua sa route; &, qu'enfin, lorsqu'ils furent hors de la vue des côtes de Lisbonne, ils délièrent le Pêcheur, & lui permirent de ramener sa barque. C'étoit par lui que le Roi avoit appris tous ces détails. Il n'y avoit pas de recherches qu'il n'eût fait faire, depuis près de quatre ans; mais, sans aucun succès, soit que le Corsaire eût été poussé, par les vents, sur des mers inconnues, soit que le Pêcheur l'eût mal désigné. Le Roi, depuis le jour de l'enlévement de sa fille, étoit plongé dans le chagrin & la tristesse, n'ayant pas d'autre héritier de sa couronne que Constance, & voyant déjà se former plusieurs partis pour se la disputer.

Pendant que le Roi entretenoit son Gendre, le Conseil se formoit; tous ceux qui l'avoient suivi dans le vaisseau de Jean de Calais, s'y trouvèrent. Il les avoit reçus avec tant de bonté, que tous lui étoient dévoués. Lorsque le Conseil fut assemblé, le Roi exposa tout ce qui s'étoit passé depuis le jour que

Conſtance fut enlevée; il peignit la généroſité de Jean avec des couleurs ſi fortes, qu'il n'y eut perſonne qui pût le blâmer : Il fut ſecondé par le Marquis de Silveiro, père d'Iſabelle, qui eût déſiré que Jean pût avoir deux femmes, ou qu'il eût un frère pour lui offrir ſa fille. Le ſeul Don Juan, premier Prince du ſang, qui avoit long-temps ſoupiré pour Conſtance, vouloit que le mariage fût rompu, parce que, diſoit-il, un Roi n'eſt pas tenu à la reconnoiſſance, lorſqu'il y va de ſa gloire, & lorſqu'il s'agit de l'héritière du Trône. Il ſoutenoit que Conſtance n'étoit plus au Roi, mais à l'État, & que c'étoit à l'État d'en diſpoſer pour le bonheur des peuples. Le Roi, ſans diſcuter à qui appartenoit le droit de diſpoſer de Conſtance, demanda s'il étoit plus permis à l'État qu'au Roi, d'enlever le bien d'un particulier? Tous, & Don Juan lui-même, répondirent, d'une commune voix, que ce ſeroit une injuſtice. — Ce mot a décidé la queſtion, reprit le Roi : Ma fille appartient à Jean, non ſeulement parce qu'il l'a épouſée ſans la connoître; mais encore parce qu'il l'a achetée étant eſclave. Vous allez dire, qu'il ſuffit de lui rendre ſa rançon; mais ce ſeroit une nouvelle injuſtice; il l'a achetée de bonne-foi, ne ſachant pas qu'elle étoit Princeſſe : A préſent, qu'il le ſait, il eſt le maître d'en porter le prix auſſi haut qu'il le trouvera à propos; & quel eſt celui de vous qui oſera l'apprécier? Don Juan n'oſa repliquer, & ſe tut, en jetant un regard de

dépit fur Jean de Calais. Comme le Roi ignoroit fa paffion pour Conftance, il prit pour l'effet du zèle, les mouvemens de fa jaloufie; &, loin de lui en favoir mauvais gré, lorfqu'il eut été décidé qu'on équiperoit une efcadre pour aller chercher la Princeffe, il en donna le commandement à Don Juan, & voulut que Jean de Calais l'accompagnât.

Don Juan n'ofa refufer ces funeftes honneurs: Cette commiffion mit le comble à fa rage: Neveu du Roi, héritier du trône de Portugal, en défaut de Conftance, depuis long-temps aimant la Princeffe, & efpérant de réunir, par ce mariage, fes droits & ceux de Conftance, fe flattant d'arracher, par les intrigues de la politique, ce que fon amour n'avoit jamais pu obtenir, Jean détruifoit fes efpérances: Rival couronné des mains de l'amour, il ne laiffoit plus aucune reffource à fon ambition, à laquelle la perte de la Princeffe avoit donné de nouvelles forces. Il conçut pour Jean la haine la plus cruelle; mais il la cacha fi bien au fond de fon cœur, que le malheureux Jean le regardoit comme fon protecteur à la Cour. Don Juan ne l'appeloit que fon ami; titre que la perfidie ne manque jamais de donner à l'honnête homme, qui, ne connoiffant ni l'art de tromper, ni le projet de nuire, ne peut les foupçonner même chez fes ennemis.

Don Juan hâta les préparatifs de ce voyage, le traître s'en faifoit un mérite auprès de Jean de Calais & du Roi. Cependant, il femoit en fecret, à la Cour, des bruits injurieux à fon

rival. --- Un aventurier, difoit-il, qui n'a même pas, comme fes femblables, l'avantage de pouvoir cacher l'obfcurité de fa naiffance fous des titres empruntés ou fabuleux, fera donc un des premiers Souverains de l'Europe! Le Portugal verra fur fon Trône le fang royal abforbé par un fang abject! Le fils d'un vil marchand donnera des lois à la nation la plus fuperbe, & foulera aux pieds le corps de nobleffe le plus généreux & le plus illuftre! Les premières places de l'État feront remplies par des inconnus, des étrangers, qu'il tirera de la lie du peuple, & quel peuple que celui de Calais? Des matelots groffiers, des pirates accoutumés au crime! ---

Ces calomnies en imposèrent à peu de perfonnes; on favoit que, quoique le père de Jean fût commerçant, il appartenoit à l'illuftre famille des Doria, qui avoient regardé le commerce comme le moyen le plus honnête de foutenir la grandeur de leur naiffance, en appelant la fortune dans les ports de Marfeille & de Gènes.

Cependant, le Roi fit partir une corvette pour Calais, afin d'avertir Conftance de tout ce qui venoit de fe paffer à Lisbonne: Don Silveiro demanda la permiffion de prendre les devans, pour avoir la fatisfaction de voir plutôt fa fille. Conftance, depuis le départ de fon mari, vivoit dans la retraite, n'ayant d'autre fatisfaction que de s'entretenir de lui avec Ifabelle, d'apprendre à fon fils le nom de fon père, & de fe le faire répéter mille fois par

jour. Elle parloit souvent à son amie de la surprise de son père, lorsqu'il verroit le vaisseau de Jean. Isabelle, qui craignoit que le Roi, irrité du mariage de sa fille, ne s'en vengeât sur son époux, ne lui parloit que froidement de l'idée qu'elle avoit eue de se faire peindre sur le vaisseau; elle lui laissoit même entrevoir ses craintes. --- Non, lui disoit Constance, non, le Ciel ne peut qu'approuver notre hymen. Eh! pourquoi mon père, dont tu connois la bienfaisance, seroit-il plus inexorable? Devois-je moins à qui m'a sauvé l'honneur & la liberté? Que pourroit-il, d'ailleurs, reprocher à Jean? il a toujours ignoré qui j'étois: Son mariage, loin d'être une témérité, est du cœur le plus généreux: Je pouvois n'être qu'une personne abjecte; il n'a consulté que son cœur: Va, ma chère Isabelle, mon père est juste, mon époux est innocent; je t'assure que mon stratagème réussira. ---

Constance & son amie se promenoient sur le bord de la mer, lorsqu'elles apperçurent un vaisseau de fort loin: D'abord, elles y firent peu d'attention; mais, à mesure qu'il approchoit, Isabelle crut reconnoître le Pavillon Portugais; elle le fit observer à Constance. Il n'étoit pas extraordinaire de voir des vaisseaux de Lisbonne venir dans ce port. Le cœur de Constance palpita: Enfin, le vaisseau aborde, & elle remarque que c'est une corvette avec le Pavillon Royal. Constance, qui, quelques jours auparavant, paroissoit si rassurée, devint pâle & tremblante. --- Ah! c'en est fait, s'é-

cria-t-elle, mon fort eſt décidé. — Mais, reprenant bientôt ſes eſprits, elle s'élance ſur le bord de la mer. Iſabelle la ſuit; mais quelle eſt ſa ſurpriſe! elle ſe trouve entre les bras de ſon père, qui l'arroſe de ſes larmes. Elles ne peuvent ſuffire à l'excès de ſa joie; elle ſoulève ſa tête, regarde ſon père, ſans pouvoir proférer une parole, & retombe ſur le ſein paternel. Conſtance s'approche, reconnoît Don Silveiro, & ne voit, dans ſes yeux, que des ſignes d'amour & de joie. Il s'arrache, enfin, à ſa fille, &, mettant un genou à terre, il lui annonce les ordres dont il eſt chargé. Conſtance revole à ſon amie, & l'embraſſe, ſans avoir ſongé à faire relever Don Silveiro; elle revient à lui, le prie de l'excuſer, & revole vers ſon amie. Enfin, Iſabelle, moins agitée, prend ſon père par la main, qui donne la ſienne à Conſtance, & ils ſe retirent dans la maiſon de Jean.

Le bruit de la députation de Don Silveiro ſe répand dans toute la ville; les habitans viennent, de toutes parts, rendre leurs hommages à la Princeſſe : Chacun ſe félicite d'être le compatriote de Jean. Il étoit adoré à Calais; il le fut encore davantage, lorſqu'on eut appris toute l'étendue de ſa gloire; &, quoiqu'il en fût digne, il n'eut pas un envieux. Son père ſe repentit, alors, du mépris qu'il avoit eu pour Conſtance; il choiſit le moment où les plus Grands de la Ville étoient chez elle, convint de ſes torts, & la pria, devant tout le monde, de lui pardonner ſon impru-

dence. La généreuse épouse de Jean ne lui donna pas le temps d'achever; mais, courant à lui, les bras ouverts, elle le pria de ne plus la regarder que comme sa fille, & lui protesta qu'elle en avoit les sentimens, depuis qu'elle étoit l'épouse de son fils, & qu'elle les conserveroit jusqu'à la mort. Deux jours s'étoient à peine écoulés, depuis l'arrivée de Silveiro, qu'on entendit retentir le port & la Ville de mille cris de joie : On vint avertir Constance, qu'on apercevoit l'Escadre Portugaise. Don Silveiro ne pouvoit pas croire qu'elle pût être arrivée en si peu de momens, & qu'elle eût suivi la corvette de si près. L'aimable Constance ne perdit pas le temps en vaines contestations; elle prend son fils entre ses bras, se fait accompagner de Silveiro & de sa fille, & vole sur le port, couvert des habitans de Calais sous les armes. Don Juan & Jean de Calais débarquent; les Magistrats se préparent à les haranguer; mais, Constance, les repoussant avec douceur, s'approche, remet son fils entre les bras de son époux, & couvre l'un & l'autre de ses larmes. Jean de Calais n'est pas moins attendri; & les Magistrats, qui avoient fait, ou qui s'étoient fait faire un fort beau discours, ne purent exprimer leur joie, que par les pleurs du sentiment. Ils furent conduits chez Jean, au bruit des trompettes, des timbales & des bénédictions du peuple.

Il avoit été réglé, après bien des débats, par les Magistrats de Calais, qu'ils accompagneroient

pagneroient Don Juan, & l'époux de Constance, à son hôtel; que Constance se trouveroit au bas de l'escalier, pour les recevoir; que Don Juan, comme député par le Roi, s'avanceroit le premier, mettroit un genou en terre, baiseroit la main de Constance; que Jean de Calais paroîtroit ensuite, & feroit la même chose. La précipitation de Constance dérangea cette importante cérémonie. On auroit tort d'attribuer à l'amour l'invention de l'étiquette. Il fallut pourtant que Don Juan & Jean de Calais s'y soumissent: Le premier baisa la main de la Princesse; mais, au lieu de la présenter à son époux, elle le fit relever, &, étendant ses bras, elle l'embrassa mille fois, en lui répétant qu'il lui devoit de l'amour & non des respects, & que la qualité d'épouse lui étoit plus chère, que le titre de Princesse. Les grâces, la tendresse & la beauté des deux époux, émurent tous les cœurs: On n'entendoit, de toutes parts, que les mots de *vive Jean de Calais*, *vive la Princesse de Portugal.*

Le seul Don Juan, forcé de joindre ses acclamations à celles du peuple, ne respiroit que haine & que vengeance. Plus on applaudissoit à son rival, & plus il l'abhorroit; les caresses que Constance prodiguoit à son époux, étoient pour lui un tourment plus insupportable que les fouets des furies. Dans ces momens funestes, il dévouoit à la mort cette Constance qu'il adoroit. Il voulut la voir en particulier, soit qu'il espérât de sa sédui-

re, ou qu'il cherchât un moyen de l'humilier ; il prétexta que les ordres dont il étoit chargé, étoient trop importans pour être rendus publics, & pria la Princesse de lui donner une audience particulière. Elle connoissoit trop les sentimens de Don Juan, pour la lui accorder : Elle lui répondit qu'elle n'avoit point de secret pour son époux ; qu'il pouvoit s'expliquer devant lui ; que, d'ailleurs, elle voyoit trop de preuves des bontés du Roi envers Jean de Calais, pour que les ordres, dont il étoit chargé, ne dussent pas lui être communiqués comme à elle.

Don Juan pénétra le motif de la Princesse; mais, dissimulant sa haine & ses desseins, il lui rendit un compte fidelle de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Lisbonne entre le Roi & Jean de Calais : Il lui peignit, avec énergie, l'impatience où son père étoit de la revoir, & finit en la conjurant de partir le plutôt qu'elle pourroit. Constance l'assura qu'elle n'éprouvoit pas moins d'impatience de retourner auprès du Roi, qu'indépendamment de son respect & de sa tendresse pour lui, elle étoit encore pressée par le désir de lui témoigner sa reconnoissance de tant de bontés. Après que Don Juan se fut acquitté de sa commission, il fut conduit dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Enfin, délivrés de l'embarras accablant de la cérémonie, les deux époux restèrent seuls. Vaines grandeurs, chimères brillantes, que votre éclat est insipide aux yeux de deux

amans, qui se retrouvent après une longue absence! Honneurs, gloire, richesses, applaudissemens du peuple, tout cela ne vaut pas un soupir que le sentiment arrache. Jean étoit pénétré du sacrifice que Constance lui avoit fait, en lui cachant sa naissance & son rang. — Eh! mon ami, lui disoit naïvement la Princesse, tu ne me dois rien à cet égard : Je connois ta délicatesse; si tu avois su que j'étois l'héritière d'un Trône, tu aurois craint de me faire tort, & je t'aurois perdu, peut-être, pour toujours. Tu vois donc que mon silence étoit intéressé. — Jean récompensa cet intérêt par les plus tendres caresses. Il lui demanda pourquoi, dû moins, après leur mariage, elle n'avoit pas voulu lui révéler cet important secret? — Je connois, lui répondit-elle, la justice & la bonté de mon père; j'avois l'une & l'autre à ménager; n'ayant point d'enfant, on eût pu obtenir de lui de faire annuller notre mariage; au lieu que j'étois bien assurée que sa justice ne consentiroit jamais à rendre mon fils malheureux, & à me déshonorer moi-même. — Jean sentoit toute la délicatesse & la prudence de la conduite de son épouse. Chacun se félicitoit de son sort; l'un, de tenir tout de l'objet de son amour, & l'autre, de les partager avec lui; & chacun trouvoit des raisons d'aimer encore davantage.

Don Juan pressoit le moment du départ; Jean & Constance ne quittoient point sans regret une Ville où ils étoient adorés : Jean

propoſa à ſon père de l'amener avec lui : Son épouſe, qui n'avoit pas pour lui moins de reſpect & d'égards que ſon fils, ſe joignit à ſes prières ; elles furent inutiles : Ce vieillard, content de ſa fortune & de l'eſtime de ſes concitoyens, préféroit l'état paiſible de ſimple particulier, à toutes les grandeurs dont il eût pu jouir à la Cour. Les deux époux donnèrent une fête ſuperbe & publique, pour laiſſer aux Calaiſiens un témoignage de leur reconnoiſſance : Ils répandirent leurs largeſſes ſur le peuple, & promirent de leur donner ſouvent des marques de leur ſouvenir : Iſabelle & Don Silveiro en firent autant ; &, le jour fixé pour le départ, tous les habitans les accompagnèrent ſur le port, & pluſieurs les attendoient dans des vaiſſeaux, pour les eſcorter juſqu'au delà de la Manche.

Après avoir reçu les ordres de la Princeſſe, Don Juan fit mettre à la voile. Le temps étoit calme & ſerein, les vents étoient favorables, tout ſembloit promettre la navigation la plus heureuſe : Tout l'équipage, excepté Don Juan, étoit dans la joie ; il maudiſſoit & les vents propices & l'alégreſſe des matelots ; il invoquoit les tempêtes : Il eût déſiré qu'un coup de vent eût écraſé l'eſcadre contre un rocher, & qu'il ne ſe fût ſauvé que Conſtance & lui. Le Ciel exauce, quelquefois, les vœux des méchans, pour rendre leur punition plus terrible & plus éclatante. Vers la fin du troiſième jour du voyage, les vents changèrent, la mer mugit, d'épais nuages couvrirent les airs ; une horrible tempê-

te, telle que la désiroit Don Juan, offroit, de toutes parts, l'image de la mort. Jean trembloit pour Constance, & Constance frémissoit pour son époux : Mais, dans ces momens, ni les fureurs des flots, ni les éclats de la foudre, ni les écueils, n'étoient autant à craindre pour eux, que la jalousie de Don Juan : Il épioit le moment de la vengeance. Jean encourageoit son épouse, en même temps qu'il aidoit à la manœuvre : Instruit dans l'art du pilotage, il portoit ses soins par-tout; il étoit aux cordages & à la poupe; il ordonnoit des manœuvres & en exécutoit : Au plus fort de la tempête, il veut observer le temps; Don Juan, qui étoit derrière lui, saisit le moment où il étoit le plus occupé, & le pousse dans la mer, sans être vu de personne. Il le vit, d'un œil satisfait, lutter quelque temps contre les flots; mais il ne jouit de son triomphe, que lorsqu'il l'eut perdu de vue. Le vaisseau étoit emporté avec une si grande rapidité, qu'il étoit déjà bien loin de l'endroit où Jean avoit été précipité, lorsqu'on s'aperçut qu'il avoit disparu. La Princesse commence à s'inquiéter, elle le fait demander : On le cherche par-tout, elle s'alarme, va le chercher elle-même. Don Juan partage son inquiétude, marque beaucoup de zèle pour Constance, & de chagrin sur le sort de Jean. Tout l'équipage est dans la peine; la consternation générale ne confirma que trop à l'infortunée Princesse, qu'elle avoit perdu son époux. Elle étoit, dans ce moment, auprès d'Isabelle : --- Viens, ma chère amie, lui dit-

elle, cherchons-le encore, &, s'il n'eſt plus, viens être témoin de ma mort. --- Iſabelle, qui connoiſſoit ſa vivacité, prit le fils de Jean dans ſes bras, & la ſuivit. Elle s'élance ſur le Pont; Conſtance l'appelle de toutes ſes forces, & ſes cris ſe font entendre ſur les flots, malgré les ſifflemens des vents & le bruit de la foudre. Le traître Don Juan s'approcha d'elle, en verſant un torrent de larmes perfides; &, après s'être montré le plus empreſſé à le chercher, il lui fit entendre qu'un coup de vent l'avoit, ſans doute, jeté dans les flots : Il paroiſſoit pénétré du plus profond regret; il témoignoit, ſurtout, le plus grand embarras pour annoncer au Roi cette funeſte nouvelle.

Lorſque Conſtance vit qu'il ne lui reſtoit plus d'eſpoir : --- Adieu, dit-elle à Iſabelle, en l'embraſſant d'un œil ſec, je vais où le deſtin m'appelle; & déjà elle prenoit ſon eſſor pour ſe précipiter dans les flots. Don Juan la retint, & Iſabelle, fondant en larmes, lui préſente ſon fils : --- Barbare, lui dit-elle, prends cet enfant, & enſevelis dans la mer tout ce qui reſte de ton époux. Tu ne l'aimas jamais, puiſque tu n'as pas la force de réſiſter à ta douleur, & de te conſerver pour ſon fils. --- Conſtance, étonnée & confondue, reſte un moment comme inſenſible; enſuite, ſes larmes commençant à couler avec abondance, elle penche ſa tête ſur le viſage de ſon fils, & ſur le ſein de ſon amie; des ſanglots & des pleurs ſont ſes ſeules expreſſions; enfin, ſuccombant au poids de ſa douleur, elle tombe

évanouie aux pieds d'Isabelle & de Don Juan. Le lâche, qui craint que la mort ne la lui ravisse, donne des marques d'une douleur qui fut sincère pour la première fois.

On enlève Constance de ce lieu; Don Juan employe tous ses soins pour la faire revenir à la vie : Il lui rendit le jour, mais non le calme. Elle n'ouvrit la bouche, que pour prononcer le nom de son époux, du ton de voix le plus lamentable : Tout, dans le vaisseau, retentit de gémissemens.

Lorsque Don Juan crut que la douleur de Constance étoit calmée, il essaya de la consoler; mais, soit qu'un doute secret du crime de Don Juan, soit que l'image & la perte de son époux, lui rendissent ce monstre plus odieux, elle refusa de l'entendre, & lui défendit de s'offrir jamais à ses regards : Le fourbe fit semblant d'obéir, & ne lui parla du reste du voyage, que par ses soupirs & ses larmes.

La tempête avoit cessé; l'escadre arriva, paisiblement, à Lisbonne : Le port étoit couvert d'un nombre prodigieux d'habitans : L'arrivée de la Princesse & le retour de Jean étoient attendus avec impatience. D'aussi loin qu'on avoit aperçu l'escadre, jusqu'au moment où elle aborda, on n'entendit que des cris de joie, qui se mêloient au bruit des timbales, des hautbois & de toute espèce d'instrumens de musique. Le Roi lui-même, suivi des principaux Seigneurs de sa Cour, entra dans une gondole, ornée de tout ce que le goût peut imaginer de plus élégant & de plus recherché,

& alla au devant de ſa fille. Dès qu'elle apperçut ſon père, elle ſe fit deſcendre dans la chaloupe avec ſon fils & Iſabelle. Elle ſe jeta dans ſes bras, &, à travers mille pleurs & mille ſanglots, elle lui apprit la mort funeſte de Jean. Le Roi répandit des larmes ſur cette perte, non ſeulement à cauſe de ſa fille, mais parce qu'il lui avoit inſpiré, perſonnellement, le plus ſenſible intérêt & l'eſtime la plus ſincère. Ce tendre père partagea les regrets de ſa fille, & s'attacha particulièrement au fils de Jean. Un deuil général ſe répandit ſur toute la nation : On avoit ſu que ce héros avoit donné, dans pluſieurs occaſions, des preuves éclatantes de courage, & que, dans d'autres, il en avoit donné de la ſageſſe la plus conſommée. On avoit eſpéré qu'il porteroit ſur le trône toutes les vertus qui peuvent contribuer à rendre le peuple heureux & l'État floriſſant; au lieu qu'on redoutoit le règne de Don Juan, dont on connoiſſoit l'ambition démeſurée, la fauſſeté de cœur, & l'orgueilleuſe fierté.

Tandis que, dans Lisbonne, tous les cœurs ſenſibles étoient livrés à la triſteſſe, le ſeul Don Juan éprouvoit une ſecrette joie, & réfléchiſſoit aux moyens de s'unir à Conſtance. Il ſavoit qu'il ne devoit jamais eſpérer de lui plaire; mais il étoit aſſuré que, s'il obtenoit ſa main, le devoir ſuppléeroit à l'amour. D'ailleurs, il ſatisfaiſoit une autre paſſion plus tyrannique, à laquelle toutes étoient ſubordonnées; l'ambition. Sans la main de

Conſtance, il ne pouvoit prétendre au trône; elle devoit le porter à celui qu'elle choiſiroit pour ſon époux; &, comme il n'avoit pas lieu de croire que, jamais, elle le choisît de ſon gré, il falloit faire naître des circonſtances qui la contraigniſſent. Il imagina de ſuſciter une guerre.

Il avoit des émiſſaires ſecrets dans le Royaume des Algarves, qui jetoient des ſemences de mécontentement dans l'eſprit du peuple, tandis que, par les faux rapports qu'il faiſoit faire au Roi, par des traitans, qui lui étoient vendus, par l'immenſité des richeſſes de ce pays, on leur faiſoit ſupporter les deux tiers des impoſitions du Portugal. Les habitans, pacifiques, payoient, ſans murmurer: Perſuadés que le Roi avoit beſoin de ſecours, ils ſe privoient du néceſſaire; mais les étrangers, que Don Juan avoit diſperſés dans ce Royaume, ſéduiſirent quelques mutins, ſe plaignirent hautement des impôts, & maltraitèrent quelques exacteurs. Cet évènement, quoique très-particulier, fut traité de révolte générale. On envoya des troupes à diſcrétion. Les Algarves députèrent vers le Roi: On ne leur permit pas de le voir, & on leur répondit que la Nation devoit s'attendre au traitement le plus rigoureux, à moins qu'elle ne payât une ſomme que Don Juan ſavoit bien qu'elle ne pourroit point payer. Les députés jetèrent la conſternation dans le Royaume: On crut ſatisfaire à la juſtice du Roi, en puniſſant deux des principaux mutins; &

cela même fut regardé comme un nouveau crime, parce que le plus coupable étant un agent secret de Don Juan, qui l'avoit chargé dans ses dépositions, il prétendit que cette déposition avoit été supposée & imaginée par les chefs de la nation. Les Algarves ne pouvant pas payer la somme exorbitante qu'on leur avoit demandée, on leur envoya de nouvelles troupes. Les Agens de Don Juan firent courir le bruit, que la Cour vouloit faire sur eux un exemple qui effrayât à jamais le reste du Portugal; que le Roi marchoit en personne, pour faire exécuter les principaux d'entr'eux, & que le reste devoit être livré à la brutalité du soldat & passé au fil de l'épée.

Tels furent les bruits que Don Juan fit semer. A la terreur, succéda le murmure, &, enfin, une révolte ouverte: Ses Agens furent les premiers à courir aux armes, soit pour paroître moins suspects, soit pour exciter le peuple par leur exemple. L'armée des rebelles étoit nombreuse, & d'autant plus redoutable, que le supplice le plus affreux étoit destiné aux vaincus. Don Juan obtint le commandement de l'armée qu'on envoya dans le Royaume des Algarves: Il savoit qu'il ne pouvoit pas lui être refusé; & ce n'étoit que pour se rendre nécessaire, qu'il avoit forcé ce peuple à se soulever: Moyen abominable, mais dont l'histoire fournit plusieurs exemples.

Don Juan ne fut pas moins heureux à châtier les rebelles, qu'il ne l'avoit été à les faire soulever: Ils s'étoient retranchés au bord d'une

rivière, fur laquelle ils avoient appuyé leur aile droite : Tandis que Don Juan les attaquoit par leur gauche, une partie de fon armée paffoit la rivière au deffous de leur camp. Les rebelles, qui avoient porté leurs forces du côté de l'attaque, & qui fe croyoient, d'ailleurs, en fureté du côté de la rivière, négligèrent cette partie; elle fut pouffée vivement, &, tandis que le détachement pénétroit dans les retranchemens par la droite, Don Juan, avec la plus grande partie de fes forces, profitant de l'étonnement des rebelles, renverfe les détachemens de la gauche, & fe rend maître du champ de bataille : Il remporta une victoire complette; le carnage fut affreux; il prit toutes les villes des Algarves, & fit périr dans les fupplices quiconque avoit eu part à une rébellion dont il étoit l'auteur. Il foumit de nouveau ce malheureux peuple au Roi de Portugal; &, par une trahifon encore plus odieufe que la première, il força les Algarves à l'aimer, en obtenant du Roi qu'il leur ôtât les deux tiers des impôts, dont le fourbe les avoit fait accabler. Il revint à Lisbonne, comblé d'éloges par les vaincus & par les Etats affemblés de Portugal, qui lui décernèrent les honneurs du triomphe.

Il n'avoit commis tant d'horreurs, que pour arriver à la dernière : Il fe fervit du butin immenfe qu'il avoit fait chez les Algarves, pour engager les Etats à demander la Princeffe en mariage. Il avoit prévu tous les obftacles qu'il avoit à furmonter. Le premier étoit,

que ces mêmes Etats, ayant ſouſcrit à l'élection de Jean, après la mort du Roi, il étoit de leur honneur de la faire valoir, à l'égard de ſon fils, en qui le Roi avoit mis ſes eſpérances. Il leva cette difficulté, en corrompant les principaux Membres des Etats. Le ſecond étoit de faire conſentir Conſtance à ce mariage, qui lui étoit odieux, & qui privoit ſon fils du Trône : Il crut qu'il en viendroit à bout, en conſentant que le fils de la Princeſſe régnât après lui. Lorſqu'il eut gagné tous les eſprits, on propoſa ce mariage au Roi, & on le préſenta ſous un point de vue ſi favorable, que ce Monarque ſaiſit avidement ce projet : Il en parla à la Princeſſe, qui ne l'entendit qu'avec horreur. La plaie de ſon cœur ſe rouvrit avec une douleur pire que la première. Après la perte de ſon époux, elle ne concevoit pas de plus grand malheur, que celui d'épouſer Don Juan : Elle proteſta au Roi, qu'elle ſe donneroit plutôt la mort, que d'y conſentir.

Le Roi fut affligé de la réſiſtance de ſa fille : On l'y avoit ſi bien préparé, & ſon eſprit étoit ſi frappé de la beauté de ce projet, qu'il ne déſeſpéra point du ſuccès. Il laiſſa écouler quelques jours, & fit de nouvelles propoſitions : La Princeſſe marqua la même repugnance. — Je ſuis affligé preſque autant que toi, lui dit-il, de la mort du malheureux Jean ; il étoit ton époux, & ce titre le faiſoit monter au Trône : Sa naiſſance, cependant, me laiſſoit le droit d'annuller votre mariage ; j'a-

vois assez de moyens pour y réussir, si je n'eusse plus consulté mon amitié pour lui, & ma tendresse pour toi, que mon autorité paternelle & la fierté de la noblesse Portugaise, qui n'eût obéi qu'à regret à un Souverain, le premier de sa race. Tu sais l'accueil qu'il a reçu de moi : S'il vivoit encore, & qu'il voulût accepter la moitié du Trône, de mon vivant, je le partagerois avec lui ; mais de quel avantage sont à l'État nos vains regrets ? Est-ce pour nous seuls que nous régnons ? Le ciel n'a donné des Rois à la Terre, que pour faire le bonheur des peuples. Ce bonheur exige de grands sacrifices. S'il est des circonstances où le Souverain doit se souvenir que tous les hommes sont formés du même limon que lui, il en est d'autres, où il doit se mettre au dessus des foiblesses de l'humanité ; &, peut-être, n'est-ce que par ces efforts, que les Rois sont au dessus des hommes. Telle est celle où nous nous trouvons. Ton refus peut exposer l'État à des guerres sanglantes : Je touche au terme de ma vie ; l'Etat me demande un successeur : Je sais que ton fils doit l'être ; ses droits au Trône sont incontestables : Mais connois-tu les troubles inséparables d'une minorité ? Tu régneras pour lui ; mais, combien de fois tes mains, peu faites à tenir les rênes de l'Etat, ne seront-elles pas exposées à les abandonner à l'adresse d'un politique habile, qui te dressera des embûches inévitables ? Don Juan a des droits au Trône ; jusqu'ici, il m'a rendu les services les plus signalés ; je n'ai jamais reconnu,

en lui, que des vues droites & légitimes; mais, qui sait si son ambition ne s'enflammera point; si, irrité de tes refus, il ne cherchera pas à s'en venger sur le fils d'un étranger, & ne soulevera pas la nation contre lui? Qu'il ait le pouvoir en main, & tu verras ces mêmes Grands, qui ont désigné ton fils pour me succéder, arracher le sceptre de ses mains : Cédons aux temps, ma chère fille, en donnant ta main à Don Juan; il consent que ton fils règne après lui; il devient ton protecteur & son père.... — Dieu! quel père! s'écria Constance, & pouvez-vous penser, s'il a des enfans, qu'il ne mettra pas tout en œuvre pour les faire régner, au préjudice de mon fils? —

Le Roi fut frappé de cette objection, qu'il étoit bien aisé de prévoir; mais il trouva un expédient qui n'obvioit à rien; c'étoit, en assurant le sceptre à Don Juan, de le déclarer tuteur & Régent pendant l'interrègne. Enfin, à toutes ces raisons, il en ajouta tant d'autres, & un désir si marqué, que Constance se vit forcée de consentir à ce funeste mariage, que le peuple, séduit par l'apparence des vertus de Don Juan, & par ses largesses, sembloit désirer. Les Etats furent informés du consentement de la Princesse, & il fut permis à Don Juan d'aller lui présenter ses hommages.

La première fois que Constance le reçut, son cœur se souleva, & un torrent de larmes coula de ses yeux : Le Prince essaya vainement de la consoler : Le traître savoit si bien

prendre toute efpèce de formes, qu'il pleura avec elle, & ne ceffa de lui faire l'éloge d'un époux, qui, difoit-il, l'avoit plufieurs fois flatté de fon amitié, & qui avoit acquis fur fon cœur des droits que le temps n'effaceroit jamais. Don Juan s'approcha du fils de Conftance, & lui prodigua les careffes les plus tendres; il ne l'appela que fon fils, loua fa beauté, admira fes traits de reffemblance avec fon malheureux père, & fe promit bien de le former dans l'art des combats, & de lui apprendre à régner.

Le Roi fixa le jour de la célébration du mariage : Il voulut que ce fût le même qui avoit été pris pour le triomphe que les Etats avoient décerné à Don Juan. Conftance, qui eût préféré la mort à ces affreux préparatifs, en abandonna le foin à fon père. Il ordonna les fêtes les plus éclatantes, fit publier des tournois, régla la marche du triomphe qui devoit être fuivi d'un repas magnifique, & cette journée auroit fini par un bal; le lendemain, les fêtes devoient recommencer; ce jour auroit été deftiné aux tournois & aux joutes, & devoit fe terminer par un fpectacle, dont le Roi avoit fait placer le théâtre dans la plus belle falle du château : Ces fêtes devoient durer huit jours. — Ombre de mon époux, s'écria la Princeffe, pardonne un facrifice que je fais à ton fils & à l'Etat; il n'y a que le ciel & toi qui puiffiez favoir ce qu'il va me coûter! —

Tout étoit prêt pour la cérémonie du ma-

riage; Conſtance, obſédée par Don Juan, s'efforçoit, vainement, de paroître moins triſte : Elle étoit entre les mains de ſes femmes, qui la paroient ; Iſabelle ſoutenoit ſon courage. On avoit dreſſé un camp hors des murs de la ville ; la plus grande magnificence y régnoit ; toute la Cour s'y étoit rendue. C'eſt de là que, dans un char ſuperbe, le Triomphateur, ſuivi de toute la Nobleſſe, devoit partir, & aller prendre la Princeſſe pour la conduire à l'Autel, & achever, enſuite, avec elle, ſa marche triomphale.

Don Juan venoit de quitter Conſtance, pour ſe trouver au lever du Roi, & lui demander ſes ordres : Elle le vit partir avec une joie ſecrette ; la contrainte où elle s'étoit trouvée, lui cauſa un léger évanouiſſement : Iſabelle courut elle-même, dans ſon appartement, chercher un élixir, dont elle avoit ſouvent éprouvé la vertu, afin que Conſtance pût prévenir de ſemblables accidens pendant le reſte de la journée. En traverſant une des cours du Château, elle aperçut, dans les offices, un homme dont la figure la frappa : Une longue barbe cachoit une partie de ſon viſage pâle & exténué ; ſes yeux étincelans paroiſſoient agités par l'inquiétude ; il étoit nus pieds, & de ſales haillons couvroient à peine ſon corps. Iſabelle le fixa, plaignit ſa miſère, & ſe diſpoſoit à lui faire l'aumône : Elle l'entendit ſoupirer, & vit qu'il la regardoit, à ſon tour, d'un air embarraſſé. Iſabelle l'examina de plus près ; elle crut reconnoître les

traits de Jean de Calais; la reſſemblance de cet homme avec ce malheureux époux, l'attendrit plus qu'elle ne l'étonna : — Bon-homme, lui dit-elle, la larme à l'œil, en lui donnant deux pièces d'or, priez le Ciel pour une infortunée, qui va ſe ſacrifier pour ſauver ſon fils, & pour empêcher les plus grands maux. — Le pauvre tendit la main pour recevoir les deux pièces d'or, & Iſabelle reconnut le diamant que Conſtance avoit donné à ſon époux : Interdite & tremblante, elle regarde attentivement cet homme, qui lui ſourit. Iſabelle ne put plus méconnoître Jean de Calais ; elle alloit crier, & l'embraſſer peut-être ; mais il lui fit ſigne de garder le ſilence, de crainte qu'il ne fût découvert par quelqu'un des valets de Don Juan. Iſabelle ſe modéra, & ſe contenta de lui demander, d'un air indifférent, & d'un ton aſſez élevé pour être entendu de tout le monde, ce qu'il faiſoit dans le Palais, & à quel uſage on l'employoit. Jean lui répondit, qu'un des domeſtiques de la Princeſſe, touché de ſa pauvreté, lui avoit permis de ſe chauffer au feu de la cuiſine ; qu'on lui avoit raconté ſon mariage avec Don Juan, & qu'il devoit être employé à porter le bois dans les appartemens. Iſabelle lui fit un ſigne qui ne fut entendu que de lui. Jean ſe retira & demanda aux autres domeſtiques quelle étoit cette perſonne charitable, il comprit aiſément, par leurs réponſes, qu'ils n'avoient rien entendu de leur converſation, qui pût faire ſuſpecter l'un ou l'autre.

Iſabelle remonta dans l'appartement de Conſtance; elle fit ſortir tout le monde, &, déguiſant ſon trouble : — Ma chère Conſtance, lui dit-elle, votre douleur m'afflige; je ſens, autant que vous, combien votre cœur ſouffre, & tout ce que vous aurez à ſouffrir pour accomplir ce funeſte ſacrifice; l'intérêt de votre fils doit exciter votre courage. — Je l'ai promis, reprit Conſtance; quoi qu'il m'en coûte, j'aurai la force de remplir ce funeſte engagement : Don Juan aura ma main; mais qu'il ne compte jamais de régner ſur mon cœur; je ne ſais pourquoi mon ame ſe ſoulève à ſon aſpect; d'autres m'ont offert leurs hommages, je les ai refuſés ſans mépris; je les vois avec indifférence; leur nom ne me cauſe aucun dépit; celui de Don Juan excite toute ma haine; à peine puis-je retenir ma fureur, lorſque je le vois; & je paſſerois dans ſes bras, & Don Juan attendroit de moi les tranſports d'une amante! Iſabelle! qu'il craigne d'y trouver la rage d'une furie!—

Iſabelle, qui connoiſſoit la douceur de Conſtance, avoit de la peine à expliquer un changement auſſi prodigieux. Elle ſavoit que Don Juan avoit été le rival de ſon époux; que l'ambition, peut-être plus que l'amour, lui avoit fait demander la main de ſon amie; mais cette haine, ſi implacable, étoit ſi peu faite pour le caractère de Conſtance, qu'elle paroiſſoit un phénomène dans l'ordre de la nature & même de la morale. — Avec de telles diſpoſitions, lui dit Iſabelle, je ne conſentirai jamais que vous épouſiez Don Juan.— Et, quel

moyen prendrois-tu, d'empêcher, de différer même le ſort qu'on me prépare? Ah! ſi tu en connois quelqu'un, hâte-toi de me le dire? jamais l'amitié n'aura fait une action plus généreuſe. --- En voici un; je publierai que votre époux n'eſt point mort. --- Que dis-tu? mon époux? Ah, Iſabelle! l'artifice eſt trop groſſier; & qui pourroit le croire, lorſqu'une épouſe n'a pu s'en flatter? --- J'accréditerai ce bruit; je ſuſciterai des témoins. Eh! qui ſait, en effet, ſi Jean ne reſpire plus! un coup de vent l'a précipité dans les flots; eſt-il le premier qu'un coup de vent, plus heureux, eût rejeté ſur le rivage, ou contre un rocher, ou dans une Iſle? Si l'on a vu le haſard, dans les plus fortes tempêtes, offrir au matelot luttant contre les vagues, les débris d'un vaiſſeau, & le ſauver de naufrage, pourquoi la Providence n'auroit-elle pas fait le même miracle en faveur de votre époux? Il eſt vrai qu'il y a deux ans que nous l'avons perdu, & qu'il ſemble que, s'il vivoit encore, nous l'aurions appris; mais, que ſavons-nous ſi des obſtacles inſurmontables ne ſe ſont pas oppoſés, juſqu'ici, à ſon retour?

Conſtance l'interrompit. --- Pourquoi, lui dit-elle, ces réflexions ſont-elles ſi tardives? ma chère amie, cette illuſion, que vous voulez faire adopter au public, me ſéduit, malgré ſon invraiſemblance: En effet, quelle preuve avons-nous de ſa mort? quel outrage, ſi Jean me trouvoit l'épouſe de ſon rival? Oui, Jean peut revenir; la reſſource des malheureux,

l'espérance, n'avoit jamais lui à mon cœur; c'est à toi que je la dois. Va publier par-tout que Jean n'a point été englouti sous les flots. Tu pourras, dis-tu, susciter des témoins: Le mensonge est affreux, mais le motif en est trop beau pour que notre conscience nous en fasse un crime; qu'ils le persuadent à tout le monde; hélas! qu'ils me le persuadent, s'il se peut, à moi-même! Que dis-je? malheureuse! où m'égare une erreur trop chère! Crains, Isabelle, d'avoir fait luire à mes yeux un éclair qui me rendra les ténèbres plus affreuses. Il n'est que trop vrai que Jean n'est plus, que je vais épouser son rival, & manquer à la foi que j'avois juré de lui conserver au delà du tombeau.---Un secret pressentiment, que je ne puis comprendre, reprit Isabelle, que je combats en vain, m'agite, depuis quelque temps: Oui, j'espère que le jour ne se passera pas sans quelque évènement heureux. Lorsque j'ai cru, comme vous, que vous aviez perdu votre époux sans retour, j'aurois regardé comme un crime d'entretenir en vous une espérance chimérique; dans ce moment, au contraire, tout me porte à l'exciter; j'ai partagé vos pleurs, ne soyez point insensible à ma joie: Elle est trop vive, pour qu'elle ne soit point fondée.---

Constance étoit étonnée du calme & de la fermeté de son amie.---Hélas! lui dit-elle, si tu as d'autres raisons d'espérer que celles que tu m'as dites, ne me les cache pas.---Isabelle, alors, supposa qu'elle venoit de voir

un homme qui disoit avoir parlé à Jean de Calais, depuis environ un an. Constance fixa attentivement son amie, & l'embrassa ; elle la pria de la conduire vers cet homme : --- Non, dit-elle, je craindrois l'excès de vos transports ; je n'ai pas eu le temps de l'interroger, il vaut mieux que je vous répète fidellement tout ce qu'il m'apprendra. --- Constance, impatiente, pria, pressa son amie, qui la conduisit, par dégrés, au point de pouvoir lui apprendre, sans danger, que Jean étoit dans le château ; elle ajouta que la moindre indiscrétion pouvoit l'exposer au ressentiment de son rival. Lorsqu'elle fut bien assurée que Constance se modéreroit, elle alla, elle-même, ordonner, devant les autres domestiques, à Jean, de porter du bois dans la chambre de la Princesse. --- Je m'intéresse à ta misère, lui dit-elle, je lui ai parlé de toi ; elle te retient au service de Don Juan ; viens, je te présenterai à elle. --- Isabelle eut soin de lui recommander, en particulier, de se contraindre autant qu'il lui seroit possible.

Jean & Constance ne se virent point avec autant de circonspection qu'ils l'avoient promis ; cependant, ils ne furent entendus que d'Isabelle. L'amour, la surprise & la joie, les tenoient comme enchantés : Jean, sous ses haillons, étoit un Dieu pour Constance ; elle étoit dans ses bras, lorsqu'on annonça le Roi, qui venoit voir sa fille, avant d'aller joindre Don Juan, au lieu où devoit commencer sa marche triomphale. Constance alla au devant

de ſon père, les yeux noyés de larmes de tendreſſe, & les bras ouverts pour l'embraſſer. Il parut ſurpris qu'elle ne fût point encore parée: Elle le pria d'empêcher que perſonne de ſa ſuite n'entrât; &, lorſque tout le monde fut ſorti, elle ſe jeta à ſes pieds: ---Oh, mon père, s'écria-t-elle, vous aimiez l'infortuné Jean de Calais; vous aviez confirmé notre mariage, & vous m'avez dit, ſouvent, que vous partagiez avec moi le regret de ſa perte; daignez me le répéter encore; daignez m'apprendre ce que vous feriez, ſi vous aviez quelque certitude de l'exiſtence de Jean.— Le Roi l'aſſura que, s'il en eût eu ſeulement le moindre doute, jamais il ne l'auroit preſſée d'accepter la main de Don Juan. — Mais, ajouta-t-il, pourquoi ces queſtions inutiles? Il n'eſt que trop vrai que Jean eſt mort. — Non, Sire, s'écria Jean de Calais, en tombant à ſes genoux; non, votre fils n'eſt point mort, il vit pour adorer Conſtance, & pour répandre, s'il le faut, juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour vous.---

Le Roi fut frappé comme d'un coup de foudre: Il remit Jean, malgré l'état où il paroiſſoit; il les fit relever l'un & l'autre, appela un de ſes Officiers, & fit ordonner qu'on ſuſpendît la fête juſqu'à nouvel ordre, & que Don Juan l'attendît au lieu où il étoit, juſqu'à ce qu'il eût terminé une affaire de la plus grande importance, qui étoit ſurvenue. Le Roi s'aſſit entre ſa fille & Jean, & Iſabelle lui raconta ce qui s'étoit paſſé, depuis le moment

qu'elle avoit rencontré Jean, servant ses Cuisiniers. Constance n'étoit pas moins impatiente que le Roi, de savoir quel heureux hasard lui avoit sauvé la vie.

--- Ce n'est, Sire, ni un coup de vent qui m'a exposé à la perdre, ni le hasard qui me l'a conservée. Plus inquiet pour les jours de Constance, que pour les miens, dans le fort de la tempête qui a causé nos malheurs, je montai sur le pont, pour examiner si elle dureroit encore long-temps; les ténèbres dont la mer étoit couverte, m'empêchoient de voir autour de moi; quelques éclairs qui sillonnèrent les airs, me firent apercevoir Don Juan à mes côtés. Je savois qu'il avoit long-temps soupiré pour Constance; mais la conduite qu'il avoit tenue à notre égard, son respect pour mon épouse, & l'amitié qu'il me témoignoit, ne me laissoient aucun lieu de me méfier de lui. Je m'approche en tâtonnant; il me parle du secours que j'avois prêté à la manœuvre, & me prie de l'aider à voir si les écoutilles étoient bien fermées; il me tenoit par le bras, & me conduisoit: Je le suivis, &, lorsque je fus sur le bord, il passa derrière moi, & me précipita dans les flots.—

Le Roi, Isabelle, & Constance surtout, frémirent: Constance fut la moins étonnée; elle expliqua aisément, alors, la cause de la haine invincible qu'elle avoit pour Don Juan. Isabelle trembla pour son amie, en songeant que ce monstre avoit été sur le point de l'épouser; & le Roi se reprocha d'avoir

preſſé cette union déteſtable. Il jura, de ce moment, de punir ſa perfidie, & dit à Jean de continuer.

„ J'allai, reprit-il, par mon propre poids, „ juſqu'au fond de la mer; alors, frappant la „ terre du pied, & diviſant l'eau avec mes „ bras, je revins ſur les flots; ils étoient ſi „ agités, que mon expérience dans l'art de „ nager ne me ſervit preſque de rien; je com- „ battis contre leur fureur, tantôt porté dans „ les airs par une vague, & tantôt ſubmergé „ par celle qui venoit la frapper. Je ſentis un „ coup violent; c'étoit la quille d'une cha- „ loupe, qui avoit été, ſans doute, écraſée „ contre quelque rocher; je l'embraſſai, & „ me livrai au caprice des flots: Un coup „ de vent me pouſſa vers la terre: Alors, me „ tenant accroché à la quille par un bras, je „ nageai de l'autre, juſqu'à ce que mes pieds „ portèrent à terre; dès que je la ſentis, je „ ne fis qu'un léger effort, & je me trouvai „ ſur un rivage inconnu.

„ Je m'étendis ſur le ſable, accablé de fa- „ tigue, & pouvant à peine reſpirer. La per- „ fidie de Don Juan, & le ſouvenir de Conſ- „ tance, abandonnée à ſes fureurs, furent les „ ſeuls objets qui m'occupèrent juſqu'au re- „ tour de l'aurore. Dès que le jour fut aſſez „ grand pour me conduire, je me levai, je „ regardai autour de moi, & je me vis dans „ une île déſerte. Figurez-vous la ſituation „ d'un homme qui perd tout ce qu'il a de plus „ cher, ou, du moins, qui le ſait à la merci d'un

„ d'un infâme aſſaſſin, & qui ne voit aucun „ moyen de le ſecourir : Je remerciai, cependant, le ciel de m'avoir ſauvé la vie : „ J'eſpérai que, puiſqu'il m'avoit retiré du „ fond des mers, il me rendroit, un jour, „ Conſtance & mon fils. Je parcourus toute „ l'île, & je n'y trouvai aucun veſtige d'homme. Toute inculte & ſauvage qu'elle étoit, „ j'y découvris des bois agréables, dont les „ arbres paroiſſoient être de la plus grande „ antiquité; il y en avoit pluſieurs, qui étoient „ chargés de fruits; ce fut mon ſeul aliment, „ pendant quelques jours. Un couteau, que „ j'avois ſur moi, me ſervit à couper quelques branches; j'en élevai une cabane ſur le „ bord de la mer, afin d'être à portée de me „ faire entendre, s'il paſſoit un vaiſſeau. Je „ me fis des inſtrumens commodes pour la „ chaſſe : C'étoient des pieux & des eſpèces „ de filets, tiſſus d'un oſier très-mince; à „ l'aide d'un caillou & de mon couteau, je „ me procurai du feu. J'ai paſſé deux années „ dans cette île, dont je faiſois, ſouvent, le „ tour, dans l'eſpérance de découvrir quelque vaiſſeau. Je montois ſur les arbres les plus „ élevés, & je jetois, inutilement, ma vue de „ tous côtés. L'eſpoir m'a toujours ſoutenu. „ — Grand Dieu! diſois-je quelquefois, rendez-moi Conſtance & mon fils, & je renonce „ pour toujours à ſortir de ces lieux. —

„ J'ai paſſé deux années dans cette cruelle „ incertitude, lorſque, gagnant, un jour, à „ mon ordinaire, le bord de la mer, je vis

„ sortir d'un bois épais un homme qui paroiſ-
„ ſoit venir au devant de moi. A cette vue,
„ la joie s'empara de moi; l'eſpoir ranima
„ mon courage; je crus que quelque vaiſſeau
„ avoit échoué ſur la côte, & je bénis la Pro-
„ vidence qui me faiſoit éprouver un bien-
„ fait ſur lequel j'avois toujours compté : Je
„ volai au devant de cet étranger, pour
„ lui donner du ſecours, s'il avoit fait nau-
„ frage, ou pour lui en demander, s'il devoit
„ continuer ſa route. Je l'abordai; la douceur
„ étoit peinte dans ſes yeux; je ne ſais quoi
„ de céleſte brilloit ſur ſon viſage; je me
„ ſentis entraîné, malgré moi, par l'amour
„ & par le reſpect. Ses cheveux, en treſſes
„ ondoyantes, flottoient au gré des zéphyrs;
„ l'enjouement étoit ſur ſon front & la con-
„ fiance ſur ſes lèvres; ſa jeuneſſe inſpiroit
„ l'intérêt le plus tendre; ſon ſourire étoit
„ celui de la bienfaiſance qui vient de faire
„ un heureux. --- Jeune-homme, lui dis-je,
„ quel que ſoit le ſort qui vous amène en
„ ces lieux, ſoit que la curioſité vous ait en-
„ gagé à deſcendre dans cette île inhabitée,
„ ſoit que vous y ayez été jeté par la tem-
„ pête, ordonnez, vous pouvez diſpoſer de
„ moi, peut-être ne vous ſerai-je pas inu-
„ tile. Il y a deux ans qu'un perfide .... ---
„ Je ſais, me répondit-il, votre malheureuſe
„ aventure; je ſais qu'avant vous, perſonne
„ n'avoit abordé dans ce ſéjour inconnu au
„ reſte des mortels. --- Je fus ſurpris que cet
„ étranger pût ſavoir mon hiſtoire, qui ne

„ pouvoit être connue que de Don Juan & de „ moi. --- Comment, lui dis-je, Don Juan „ a-t-il ofé confier à quelqu'un ce déteftable „ aſſaſſinat? --- Il n'y a pas de crime, re- „ prit-il d'un air grave, qui ne pénètre, tôt „ ou tard ; ceux dont il s'eſt rendu coupable „ depuis celui-là, font mille fois plus atroces. „ Il a excité les Algarves à fe révolter, afin „ que le Roi de Portugal lui confiât le com- „ mandement de l'armée qu'il enverroit pour „ les châtier : Son projet a réuſſi ; il a fait „ couler des torrens de fang, pour aſſouvir „ fon ambition : C'eſt peu ; il a corrompu „ l'aſſemblée des États, pour faire demander „ au Roi, comme une récompenſe de fa vic- „ toire, la main de ton épouſe : On s'eſt fervi „ du prétexte du bonheur public, & le Roi „ lui-même a été entraîné dans ce projet.

„ Je vois que ce difcours te furprend ; tu „ ne conçois, ni comment j'ai abordé dans „ cette île, autour de laquelle tu n'aperçois „ aucun vaiſſeau, ni comment j'ai pu favoir „ ce qui te regarde ; eh bien ! Jean de Ca- „ lais, apprends que c'eſt pour toi feul que je „ fuis venu ; que ce n'eſt point la mer qui „ m'a apporté, & que j'ai fuivi des routes „ inconnues aux mortels, pour te rendre à „ une épouſe qui t'adore, & à ton fils, dont „ on a juré la mort. C'eſt demain que doit fe „ terminer le funeſte hyménée, qui livre au „ barbare Don Juan, ton fils & ton épouſe. „ --- Oh Ciel ! m'écriai-je, féparé par tant „ de mers, que me fert d'être inſtruit de

D ij

„ malheurs auxquels je ne puis m'oppofer?
„ Vous rendez mon fort mille fois plus affreux;
„ j'efpérois que la même main qui m'avoit
„ retiré du fond des abymes, me rameneroit,
„ un jour, auprès de Conftance; je me flat-
„ tois que fa vertu rendroit inutiles tous les
„ efforts de Don Juan; & c'eft demain qu'il
„ l'époufe! Vengeance célefte! & vous per-
„ mettez ce forfait! Et vous, jeune Étran-
„ ger, que je prenois pour l'envoyé d'un Dieu
„ bienfaifant, pourquoi n'eft-ce qu'au moment
„ que le facrifice eft prêt de s'accomplir, que
„ vous me l'annoncez? --- Afin de te faire
„ mieux connoître, me répondit-il, que, dans
„ quelqu'état que l'homme fe trouve, il eft
„ conduit par une providence fecrette, dont
„ il ne peut apercevoir les refforts. Si je t'a-
„ vois plutôt inftruit des deffeins de Don
„ Juan; fi je t'avois facilité les moyens de te
„ rendre à Lisbonne, pour te venger, crois-
„ tu que ton rival, dont la fourde politique
„ a fait foulever un Royaume entier, eût
„ manqué de moyens pour te faire périr?
„ Homme aveugle! l'Être Suprème t'a tiré
„ du néant, & tu doutes qu'il puiffe faire
„ tout ce qui te paroît impoffible. Adore-le;
„ abandonne-toi à fa volonté, & ne fonde
„ jamais fes décrets. ---

„ Je me profternai aux pieds de l'incon-
„ nu. --- Deffillez mes yeux, lui dis-je, qui
„ que vous foyez; Efprit célefte, caché fous
„ cette enveloppe humaine, ou mortel com-
„ me moi, mais animé d'une vertu plus pu-

„ re, soyez mon garant auprès de l'Être des „ êtres; quels que soient ses desseins sur „ moi, je m'y soumets, & les coups les plus „ terribles, ne m'arracheront aucun mur- „ mure. --- L'inconnu me releva, me ra- „ conta tout ce qui s'étoit passé depuis le „ moment qu'on m'avoit cru mort; il m'as- „ sura que Constance m'étoit fidelle, & qu'elle „ ne survivroit point à son mariage, s'il „ s'accomplissoit; que je lui serois, bientôt, „ rendu, & que, malgré les apparences, Don „ Juan ne seroit jamais son époux.

„ J'écoutois avec une surprise mêlée d'ad- „ miration & de crainte; il me proposa de nous „ asseoir auprès d'un arbre, (c'étoit hier, au „ coucher du soleil); &, après ne m'avoir „ laissé ignorer aucun détail de tout ce qui „ regarde le Roi, Constance & Don Juan, „ il me tint les propos les plus sublimes, sur „ la vertu, sur la prospérité des méchans, sur „ les infortunes des bons; sur l'ordre moral „ & physique de l'univers, où le triomphe „ du mal ne pouvoit être que momentané; „ parce que l'ordre étant une émanation de „ l'Etre incréé, il étoit nécessaire que tout „ rentrât dans l'ordre, quelque renversement „ qu'il eût éprouvé, comme l'huile, mêlée „ avec d'autres liquides, gagne toujours le des- „ sus, avec quelque violence qu'on les ait agi- „ tés & confondus ensemble.

„ Déjà les ombres couvroient la face de la „ terre, je l'écoutois avec transport, un som- „ meil importun s'emparoit de moi; je le chas-

„ fois en vain. Jusqu'alors, je l'appelois, tous „ les jours, au secours de mes peines; dans ce „ moment, il m'affligeoit : J'eus beau le com- „ battre, mes yeux s'appesantirent : Je pris la „ main de l'inconnu, je la portois à ma bou- „ che, pour la baiser, lorsque, tout à coup, „ je perdis connoissance.

„ Quel a été mon étonnement, lorsqu'au „ lever de l'aurore, mes yeux se sont ouverts! „ L'inconnu est le premier objet qu'ils ont „ cherché; j'ai gémi en ne le voyant plus : J'ai „ regardé autour de moi, j'ai fixé ma vue sur „ ce Palais, que j'ai eu d'abord quelque peine „ à reconnoître. Enfin, je n'ai plus douté de „ tout ce que l'étranger m'avoit dit dans „ l'île, & j'ai remercié l'Être Suprème. J'a- „ vois plus d'empressement de revoir Cons- „ tance, que je n'étois embarrassé des moyens „ de m'y présenter : Les soins que la Provi- „ dence venoit de prendre de moi, me laissoient „ sans inquiétude pour l'avenir; la magnifi- „ cence & la pompe du triomphe de mon ri- „ val, que je comparois avec l'état misérable „ où je suis, étoient plutôt un objet d'amu- „ sement pour moi, que de chagrin & de hon- „ te. J'ai rencontré plusieurs domestiques du „ Palais; ils m'ont demandé par quel hasard „ j'étois, si matin, dans les cours : Je leur ai „ répondu que j'étois un passager qu'une hor- „ rible tempête avoit jeté dans les flots, & „ qui avoit eu le bonheur de se sauver, mais „ qui avoit tout perdu : Je me suis amusé un „ moment à implorer leur charité. Les plus

„ riches m'ont méprisé, en me traitant de „ pareſſeux & de vagabond : Ceux à qui la for- „ tune commence à ſourire, & qui n'ont pu „ oublier encore leur ancienne misère, m'ont „ refuſé plus honnêtement; mais je n'ai trouvé „ des cœurs ſenſibles, que dans les plus pau- „ vres. C'eſt un jeune homme laborieux, „ qui ſert à l'office, & qui, après avoir vu „ l'accueil que les autres m'avoient fait, eſt „ venu m'apporter la moitié de ſon déjeûné, „ & a obtenu qu'on m'employeroit. C'eſt avec „ lui qu'Iſabelle m'a rencontré : Si je n'étois „ occupé de ſoins plus importans, je deman- „ derois au Roi la permiſſion de faire la même „ étude ſur les courtiſans.

Jean de Calais ceſſa de parler, & ſon épouſe ſe rejeta dans ſes bras : Le Roi fit appeler un ancien Gouverneur du Royaume des Algarves, que Don Juan avoit fait condamner à une priſon perpétuelle, pour avoir oſé porter au pied du Trône les plaintes du peuple. On le tira des fers, & on l'introduiſit dans l'appartement de Conſtance : Le Roi alla au devant de lui. — Infortuné vieillard, lui dit-il, me pardonnerez-vous les maux que je vous ai faits : Mon peuple vous avoit choiſi pour être auprès de moi l'interprète de ſa douleur; &, par la plus affreuſe des injuſtices, je vous ai traité comme un ſcélérat, & j'ai déſolé votre pays. Don Juan m'a aveuglé; il en ſera puni, & moi, je me punis de m'être livré aux conſeils d'un perfide, en avouant mon injuſtice. Allez chez les Algar-

ves; ſoyez mon protecteur auprès d'eux; reprenez vos emplois, &, ſurtout, annoncez-leur que je réparerai les maux que Don Juan leur a faits ſous mon nom : Vous leur porterez ſes dépouilles, & vous ferez arrêter ſes complices. Vous partirez demain; mais, de crainte que le coupable n'échappe à ma vengeance, rentrez encore, pour quelques inſtans, dans votre priſon. ---

Le Roi lui demanda les preuves des manœuvres de Don Juan. Le Gouverneur, dans la crainte que ce Miniſtre infidelle ne les fît enlever, les avoit confiées à un ami ſecret qu'il avoit à Lisbonne : Il lui écrivit, & le Roi les eut dans l'inſtant même.

Il étoit dangereux & difficile d'arrêter Don Juan : La plus grande partie de la Cour le craignoit; l'autre étoit intéreſſée à le ménager, & le reſte lui étoit vendu. Toutes les troupes qui étoient dans Lisbonne étoient ſous les armes, pour honorer ſon triomphe; elles avoient combattu ſous lui, & il avoit ſu ſe les arracher, en leur permettant le pillage des villes qu'il avoit aſſiégées. Il avoit marqué au peuple toutes les vertus qui pouvoient le ſéduire : Il avoit acheté l'amour des uns par ſes libéralités, & le reſpect des autres, par l'uſage qu'il faiſoit de ſon autorité.

Don Juan attendoit le Roi, depuis long-temps, pour commencer la marche de ſon triomphe: Quelques évanouiſſemens, que Conſtance avoit eus dans la matinée, lui firent imaginer de ſe ſuppoſer beaucoup plus ma-

lade : On fit cacher Jean de Calais; & le Roi fortit de l'appartement de fa fille, affez ému de tout ce qui venoit de fe paffer, pour autorifer le bruit qu'on vouloit répandre. Ifabelle appela les femmes de Conftance d'un air inquiet, en difant que la Princeffe étoit très-mal. Les courtifans, qui attendoient le Roi pour le fuivre au camp, & qui l'entendirent, ajoutèrent à la nouvelle les circonftances les plus funeftes. On n'entendit, bientôt, que des cris & des gémiffemens interrompus par ces mots, *la Princeffe fe meurt.* De la Cour, le bruit paffe à la ville, & cent émiffaires le portent au camp de Don Juan. Il pâlit, en apprenant cette nouvelle, & vient lui-même au palais, fans efcorte. Le Roi s'y étoit attendu, &, dès qu'on le vit entrer, on lui dit qu'avant d'aller à l'appartement de Conftance, le Roi défiroit lui parler : Il fe rend à fes ordres fans méfiance. --- Don Juan, lui dit-il, vous avez de cruels ennemis! je les ai découverts; c'étoient eux qui vous perdoient dans l'efprit de ma fille : Ils vont plus loin, aujourd'hui, ils vous attribuent la caufe de fa maladie; ils difent que vous l'avez empoifonnée. Ne penfez pas que leur calomnie ait fait la moindre impreffion fur mon efprit; elle eft trop dépourvue de vraifemblance; l'inutilité de ce crime vous juftifie dans mon efprit; mais ce n'eft pas affez pour vous : je veux que vous confondiez les calomniateurs en plein Confeil, afin que, fi le ciel nous enlève Conftance, celui qui doit me fuccéder au Trône,

ſoit exempt de ſoupçon aux yeux de ſes ſujets. —

Don Juan, innocent de ce crime, étonné de la bizarrerie de cette accuſation, parla de ſes calomniateurs avec plus de mépris que de haine. Il ſupplia le Roi d'aſſembler, au plus vîte, ſon Conſeil, & de lui nommer ſes accuſateurs. — Il n'eſt pas encore temps, dit le Roi ; votre triomphe en ſera bien plus éclatant, lorſqu'après vous être juſtifié, le Conſeil & moi vous les nommerons, pour vous laiſſer le maître de leur ſort. Je les ai fait arrêter, ils ſont gardés à vue ; pour vous, mon Palais... — Non, Sire, reprit Don Juan d'un air ferme, les lâches croiroient que j'ai choiſi moi-même cet aſyle, pour me mettre en ſureté. Quand on eſt innocent, quand on n'a rien à craindre, tout ce qui peut reſſembler à la protection, eſt un outrage : Des fers, & votre juſtice, voilà tout ce que je demande. —

Don Juan vouloit aller ſe rendre en priſon ; le Roi le fit conſentir à prendre un appartement dans le Palais, & à ſouffrir qu'une garde veillât ſur lui, pour la forme. Il demanda la permiſſion de voir Conſtance : Le Roi l'accompagna lui-même à ſon appartement ; mais on leur dit qu'elle ſe trouvoit beaucoup mieux, & qu'elle repoſoit. Le Roi ſe tourna vers Don Juan, & lui témoigna qu'il n'avoit pas beſoin d'autre juſtification ; & qu'il étoit tenté de n'aſſembler le Conſeil que pour procéder contre les calomniateurs.

Don Juan voulut, au contraire, que son triomphe fût éclatant, & que les coupables lui fussent confrontés. Le Roi le conduisit, alors, dans l'appartement qu'il s'étoit choisi, & nomma les Officiers qui devoient le garder.

Cependant, le bruit se répand que Don Juan est arrêté ; l'impression qu'il fait sur les esprits produit différens effets ; le peuple murmure & les troupes se mutinent. Le Roi, qui connoît l'esprit altier & présomptueux du Prince, lui fait dire que, s'il n'appaise les troupes, leur sédition confirmera les soupçons que ses ennemis peuvent avoir répandus sur son innocence dans l'esprit du peuple. Don Juan donna dans le piège, & écrivit à ses Officiers ; Que c'étoit volontairement qu'il étoit prisonnier ; qu'il s'étoit remis lui-même, malgré le Roi, afin de découvrir quelques ennemis secrets qui l'accusoient d'avoir attenté aux jours de la Princesse, qui n'attendoit plus que sa convalescence pour lui donner sa main : Accusation ridicule, & si peu vraisemblable, que le Roi n'avoit consenti qu'avec répugnance à l'admettre à se justifier : Qu'il étoit de son intérêt, & de son honneur, d'être jugé, pour effrayer, par le supplice des coupables, les lâches auteurs d'une telle imposture. Il leur ordonnoit, en conséquence, de punir avec la plus grande sévérité, quiconque éleveroit la voix en sa faveur, soit avant, soit après le jugement ; Il leur enjoignoit à eux-mêmes, sous les peines les plus rigoureuses, de n'obéir qu'au Roi.

Quant au peuple, qui croit toujours les choses les plus extraordinaires, il suffisoit que la vie de la Princesse fût en danger, pour que le seul mot d'empoisonnement, prononcé mystérieusement par quelques émissaires secrets, rendît évident l'attentat de Don Juan: D'ailleurs, comme on n'avoit point à craindre que ce Prince eût aucune communication au dehors, on fit courir le bruit que Jean de Calais vivoit encore; ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures qui amusèrent le peuple, & lui rendoient Don Juan, tout au moins, suspect.

Dès que le Conseil fut assemblé, le Roi fit doubler la garde de Don Juan; il avoua que l'empoisonnement de la Princesse étoit un crime imaginaire, dont l'accusation supposée n'avoit été qu'un prétexte, pour ôter au coupable les moyens d'échapper à la punition de crimes non moins atroces & plus réels. Il demanda au Conseil quelle étoit la peine que les lois infligeoient à un sujet ambitieux, qui avoit abusé de son crédit & de son pouvoir pour exciter & pour forcer tout un peuple à se révolter contre son Souverain. Il n'y eut personne qui hésitât de prononcer que c'étoit la mort la plus infâme. — Le Roi ajouta: Quel seroit le supplice qu'on devroit lui faire subir, si, abusant des bontés de son maître, il avoit suscité cette révolte pour se faire donner le commandement de l'armée, qu'il auroit mis son Roi dans la nécessité d'envoyer contre les rebelles? — Le Conseil frémit de

l'atrocité d'un tel crime. On répondit qu'il n'y avoit pas de Législateur qui eût pu prévoir un cas semblable, & que, dans ces occasions, c'étoit aux Rois à prononcer.

— Ce n'est pas tout, dit le Roi; si le monstre qui a commis tous ces crimes, & qui vouloit s'assurer le Trône, avoit réclamé, en faveur de ses abominables services, la main de la fille de son Roi; si, craignant de ne pas l'obtenir, il avoit soutenu les prétentions que sa naissance lui donnoit à la Souveraineté, de la menace de troubler l'État, afin de forcer son maître, pour prévenir les malheurs d'une guerre civile, à lui sacrifier sa fille : Un tel homme ne se seroit-il pas rendu coupable du crime de lèze-Majesté —? Tous répondirent affirmativement; mais quelques-uns rougirent: Le Roi s'en aperçut. Il les rassura, en leur disant, qu'il avoit été trompé, comme eux, par l'apparence du bien public, & par la bonne opinion qu'on avoit du coupable & des services signalés qu'il avoit rendus.

— Enfin, reprit le Roi, si cet homme abominable, pour assouvir son amour & son ambition, avoit assassiné l'héritier de la couronne, l'époux de la fille de son Souverain, pour en faire son épouse, à quels tourmens pourroit-on le condamner, pour lui faire expier son crime? — Ah! Sire, s'écria un des Ministres du Roi, on a, sans doute, surpris votre Majesté; il est impossible qu'un seul homme ait pu se rendre coupable de tant de forfaits. — Il est aisé de le prouver, reprit le

Roi. — Il ordonna qu'on fît venir le Roi des Algarves, &, en même temps, il remit au Conseil toutes les pièces qui constatoient les manœuvres de Don Juan. Il y avoit une grande quantité de ses lettres, qu'on avoit surprises à ses émissaires, & une liste de ses agens secrets, dont plusieurs avoient péri par ses ordres, lorsqu'il s'étoit méfié de leur discrétion. Le Gouverneur arriva, & mit le Conseil au fait de toute cette intrigue. Les récompenses, qu'il avoit obtenues de son crime, c'est-à-dire, le commandement de l'armée, le butin immense fait sur les Algarves, la main de la Princesse qu'on lui avoit accordée, & le triomphe qu'on lui décernoit, étoient assez manifestes: Un seul crime avéré fut la preuve de tous les autres. Le seul assassinat de Jean restoit à prouver; mais le Roi réserva ce crime pour le dernier, & après qu'on auroit prononcé sur les autres. On appela Don Juan pour le confronter avec le Gouverneur. Comme il le vit seul, & qu'il ne se doutoit pas qu'après avoir langui dans les prisons, il eût pu conserver des preuves de sa trahison, Don Juan demanda si c'étoit là son accusateur. — Je ne suis pas surpris, dit-il, qu'un scélérat, un vil rebelle qui s'attendoit à expirer dans un cachot, me suppose un empoisonnement; quand il n'y trouveroit d'autre avantage, que de revoir un moment la lumière, il auroit dû m'accuser de forfaits encore moins vraisemblables. — Que parlez-vous de poison, dit le Gouverneur, qui n'étoit préparé sur rien;

c'eſt de la révolte des Algarves, dont je vous accuſe d'être l'auteur. --- Impoſteur ! s'écria Don Juan, prêt à fondre ſur lui.... Le Conſeil l'arrêta, & l'on mit ſous ſes yeux ſes lettres & celles de ſes agens. Don Juan ne put les nier ; il prétexta des raiſons ſecrettes, ſoutint qu'il ne les avoit écrites que pour découvrir les complices de la conjuration : On lui prouva qu'il avoit écarté du Trône tous ceux qui auroient pu éclaircir le Roi ſur la pureté des intentions des Algarves ; on lui fit voir des libelles, qu'il avoit fait compoſer, & qu'il leur attribuoit ; enfin, on le força de convenir de tout.

Le Roi lui fit les reproches les plus amers ſur les moyens qu'il avoit pris pour l'engager à lui donner ſa fille. --- Don Juan répondit qu'il n'avoit intéreſſé que ſa bonté royale. --- Le Roi fit lire un mémoire, dont lui ſeul avoit connoiſſance, par lequel, ſous prétexte d'aſſurer ſon mariage, & le bonheur des peuples, on inſiſtoit ſur le crédit de Don Juan, & ſur les ſecours qu'il ne manqueroit pas de trouver chez les Algarves même, pour dépoſſéder Conſtance, & ſon fils, après la mort du Roi. Don Juan jura qu'il n'avoit aucune part à ce mémoire factieux. Mais le Roi, qui, dès le matin, avoit fait arrêter un Secrétaire de Don Juan, lui en montra le projet écrit de ſa propre main. Il en convint ; mais il prétendit ſe juſtifier par la pureté du motif : --- Il avoit, dit-il, voulu empêcher que le Royaume tombât entre les mains du fils d'un aventurier. ---

Jean de Calais, que le Roi avoit fait avertir depuis le commencement du Conseil, étoit caché dans un cabinet voisin. --- Des aventuriers tels que lui, reprit le Roi, qui joignent les vertus les plus pures à une naissance honnête, sont plus propres à gouverner les Empires, que des scélérats, qui n'ont d'autres titres que le hasard heureux qui les a placés près du trône, & leurs intrigues abominables. Je doute que, si Jean de Calais vivoit encore, vous eussiez osé lui parler en face avec ce mépris. --- Sire, répondit Don Juan, je n'ai dit, devant vous, que ce dont je l'avois forcé de convenir lui-même dans le vaisseau où il a péri. --- Dites plutôt, ajouta le Roi, où vous l'avez assassiné. --- Don Juan ne répondit que par un ris moqueur. Si Jean de Calais a péri, c'est, sans doute, parce que, mal instruit dans son premier métier, il n'a pas su éviter les accidens auxquels les matelots les plus ignorans ne succombent pas toujours. --- C'est ce qu'il est aisé de justifier, reprit le Roi avec fureur: Paroissez, Jean de Calais. --- Don Juan demeura immobile, en voyant reparoître ce rival, qu'il croyoit au fond des mers. Sa confusion lui ôta l'usage de la parole. Jean tomba aux genoux du Roi, & demanda la grâce du coupable: --- Elle n'est pas en mon pouvoir, dit-il; c'est au Conseil à le juger. --- Il exposa comment Don Juan avoit saisi le moment où il fut, sans témoins, pour précipiter Jean dans les flots, d'où il avoit été retiré comme par miracle. Don Juan convint-

de tout, & marqua, après cet aveu, autant de lâcheté qu'il avoit marqué de force jusqu'à ce moment. On le fit retirer, & le Conseil prononça son arrêt de mort, qui fut exécuté deux heures après, malgré tous les efforts que put faire Jean de Calais pour lui sauver la vie. On fit publier l'Arrêt dans le camp & dans la ville; &, comme on y avoit circonstancié tous les crimes du coupable, personne n'osa murmurer. Constance seule, qui l'avoit haï vivant, fut touchée de son supplice, qu'on ne lui apprit qu'après qu'il l'eut subi.

Dès le lendemain, Jean de Calais, conduit par le Roi, se rendit au camp : Il harangua les troupes, rendit justice aux vertus guerrières de leur Général; regarda leur attachement comme la preuve la plus complette de ses talens & de son mérite, les assura que, quelque amour que Don Juan eût pour le soldat, il en auroit encore davantage; qu'il n'étoit pas possible qu'un homme qui s'étoit rendu coupable de si grands crimes, ne se fût démenti, tôt ou tard : Il termina son discours, en promettant aux soldats de ne rechercher personne sur le butin fait dans l'expédition des Algarves, toute injuste qu'elle avoit été. Il s'étendit sur le malheur de ce Royaume; &, comme Don Juan avoit incorporé, dans ses troupes, une grande quantité de paysans Algarves, dont il avoit dévasté les terres, ils s'écrièrent tous : --- Vive le Roi, vive Jean de Calais. --- Les Officiers supérieurs, à qui toute l'adresse de Don Juan n'avoit pu dégui-

ſer une partie de ſes intrigues, & qui étoient convaincus de la juſtice de ſa mort, vinrent tous faire au Roi, & à Jean de Calais, le ſerment de fidélité le plus ſolemnel.

Les troupes demandèrent que Jean de Calais montât ſur le char qui avoit été deſtiné pour le triomphe de Don Juan. --- Non, s'écria-t-il : périſſent à jamais les monumens & le ſouvenir d'une victoire achetée par les crimes du vainqueur. Votre courage, ſoldats, n'a pas été flétri par la trahiſon de Don Juan; vous ignoriez ſes deſſeins; vous devez vous applaudir de votre valeur, & déteſter le perfide dont vous étiez les inſtrumens. ---

Jean de Calais rentra dans la ville, accompagné des troupes & de toute la Nobleſſe qui s'étoit rendue au camp. Don Juan étoit déteſté : Les fêtes, qui avoient été préparées, ſervirent à célébrer le retour de Jean de Calais, & ſa réunion avec Conſtance : Il déſira ſeulement que le Roi fît publier un Carrouſel. Il étoit bien aiſe de faire voir que, ſi Don Juan s'étoit acquis quelque eſtime par ſa valeur, il avoit droit de prétendre au même avantage : Mais un évènement, auquel le ſupplice de Don Juan donna lieu, ſervit mieux Jean de Calais que tous les combats d'adreſſe.

Don Juan avoit un neveu qui, au défaut de ſon oncle & de ſes enfans, avoit droit de prétendre au Trône de Portugal : Don Alonzo n'attendoit que le moment de voir Don Juan l'époux, de Conſtance, pour ſe débarraſſer ſecrettement, de l'un & de l'autre, & en venir,

enſuite, à main armée, attaquer le Roi, & le forcer, tout au moins, à partager le Trône avec lui. Don Juan, qui ne ſe méfioit point d'Alonzo, l'avoit mis de moitié dans toutes ſes perfidies. Comme le ſecret des reſſorts employés pour opérer le ſoulèvement des Algarves, étoit entre les mains de pluſieurs perſonnes, & qu'il pouvoit pénétrer, Alonzo avoit perſuadé à Don Juan qu'il falloit avoir ſur les frontières du Portugal, des troupes levées au nom du Roi, & qui fuſſent entièrement dévouées à leur Général : Don Juan lui fit expédier une commiſſion illimitée, & lui fit délivrer des ſommes conſidérables. Alonzo raſſembla tous les bandits du royaume de Léon, de l'Andalouſie, de l'Eſtramadure, & des provinces d'Eſpagne voiſines du Portugal; il leur aſſigna des quartiers, créa des Officiers qui lui étoient entièrement dévoués, & qui aguerrirent ces ſcélérats, en leur permettant tous les excès dont ils étoient capables, mais, en même temps, en puniſſant avec la plus grande ſévérité la moindre faute contre la ſubordination, & en condamnant aux verges & à la mort quiconque avoit donné des ſoupçons ſur ſon courage : Le pillage, le viol, le meurtre, commis avec intrépidité, étoient regardés comme des actions héroïques. Tels étoient les ſoldats d'Alonzo : Ils avoient ordre, au moindre ſignal, de ſe raſſembler, & de marcher par-tout où leur Général les conduiroit.

Don Juan faiſoit part à ſon neveu de tout

ce qui ſe paſſoit; Alonzo avoit encore des eſpions ſecrets à Lisbonne. Il étoit averti, par ſon oncle, qu'il alloit épouſer l'héritière du Trône, qu'il ſeroit le tuteur du fils de Conſtance, jeune enfant dont il trouveroit bientôt le moyen de ſe débarraſſer; il ſavoit que Don Juan avoit obtenu les honneurs du triomphe, & que ſon mariage devoit ſe célébrer le même jour. Les eſpions d'Alonzo, qui n'attendoit que de voir Don Juan en poſſeſſion de la main de Conſtance, pour faire périr l'un & l'autre, l'avertirent dès qu'il fut arrêté, &, ſix heures après, il apprit ſon ſupplice. Il ſavoit que ſon oncle avoit la confiance des troupes, & qu'il étoit aimé du peuple : Il crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre, &, dès le lendemain, ſon armée fut raſſemblée & en état de marcher. Il fit venir les principaux Officiers, preſque tous chargés de dettes ou de crimes, bannis de leur pays, ou par la rigueur ou par la crainte des lois; il leur parla de la mort de ſon oncle comme de l'effet d'un complot odieux; leur fit entrevoir le pillage de Liſbonne comme une fortune immenſe qui les attendoit, & la priſe de cette ville comme un jeu, & d'autant plus certaine, que les troupes qui y étoient, ſe joindroient à eux, & ne demandoient que de venger la mort de leur Général.

Le cinquième jour, depuis le ſupplice de Don Juan, lorſque Lisbonne retentiſſoit de cris de joie, qu'on célébroit la nomination,

que le Roi avoit faite, de Jean de Calais à la dignité de Lieutenant-Général du royaume & de Généralissime des troupes; lorsque Constance partageoit avec lui les bénédictions du peuple & des soldats, dont il avoit fait augmenter la paie, quelques paysans, effrayés, vinrent porter l'alarme dans la ville, & annoncèrent qu'une armée, que leur crainte grossissoit encore, s'avançoit comme un torrent, & dévastoit, dans sa marche, les villes & les campagnes. Ces paysans, que Jean de Calais interrogea lui-même, ne purent donner que des lumières vagues : Ils dirent seulement qu'autant qu'ils avoient pu le comprendre, c'étoit une armée Espagnole. Le Roi, qui étoit en pleine paix avec le Roi d'Espagne, qui, d'ailleurs, savoit qu'Alonzo étoit sur la frontière, & qui ne le soupçonnoit pas d'avoir aucun dessein de venger son oncle, qui, en apparence, lui témoignoit une froideur dont toute la Cour avoit été témoin, & qui, depuis cet évènement, avoit écrit au premier Ministre, qu'il étoit prêt de remettre au Roi la commission dont il étoit chargé, si on le soupçonnoit de quelque intelligence avec Don Juan, ne comprenoit point ce qui lui attiroit ces ennemis sur les bras.

Dans le temps que le Roi & le Conseil étoient à délibérer, Jean de Calais rassembloit les troupes, & les animoit au combat. — Enfans de la victoire, leur disoit-il, voici le moment de faire voir à votre Roi, que, si vous avez été les soldats d'un traître, vous

ne fûtes jamais ſes complices. Vous avez combattu en héros pour le crime, ſans le connoître; quelle ardeur l'amour de l'État, que vous allez défendre, ne doit-il pas vous inſpirer? Don Juan vous conduiſoit au carnage d'un peuple dont il avoit flétri la valeur; je vous mène contre un ennemi qui paroît redoutable, & qui ſe montre digne de vous, puiſqu'il eſt l'aggreſſeur. ---.

Un eſpion d'Alonzo, qui, pendant la fête, s'étoit mêlé parmi le peuple, ivre de vin & de plaiſir, avoit tenu quelques propos qui le firent ſoupçonner d'avoir quelques connoiſſances dans l'armée ennemie; on ſe ſouvint d'avoir entendu dire à cet homme, le lendemain du ſupplice de Don Juan, que ſon ſang pourroit produire des fléaux bien redoutables au Portugal. On l'arrête, on le menace de la torture, & il avoue que, quoiqu'Alonzo eût formé le deſſein de faire aſſaſſiner ſon oncle, il ne doutoit pas que ce ne fût lui-même, qui, ſous prétexte de le venger, ne vînt porter le fer & le feu dans Lisbonne, pour s'emparer de la ſouveraineté, qu'il croyoit lui appartenir.

Cependant, Jean de Calais, inſtruit du genre d'ennemis qu'il avoit à combattre, part, & marche avec ordre; il apprend que l'armée des conjurés eſt à Évora; il prend un détachement, s'avance & découvre un camp formidable en avant de la ville: Heureuſement, Alonzo ne fut pas averti à temps de la marche de Jean, de ſorte que celui-ci eut la facilité de

choisir le terrain. Entre Évora & l'armée du Roi, il y avoit une hauteur qui dominoit la plaine circonvoisine, & dont la pente aboutissoit, de chaque côté, à des bois de pins. Jean, qui vit la sécurité des ennemis, profita du jour pour conduire ses troupes derrière la hauteur; il remplit les bois de son infanterie légère, &, dès que la nuit put dérober ses manœuvres à l'ennemi, il conduisit son armée sur l'élévation, de manière, cependant, que, se tenant rangée en bataille un peu plus qu'à demi-côte, elle ne pût être aperçue, que lorsqu'Alonzo se remettroit en marche. Jean de Calais étoit résolu de garder cette position, jusqu'à ce qu'il vît l'armée ennemie se mettre en mouvement.

Alonzo, qui ne s'étoit arrêté que pour attendre des nouvelles de ce qui se passoit à Lisbonne, impatient de ne pas voir arriver ses espions, craignit, en supposant qu'ils eussent été découverts, de laisser au Roi le temps de prendre des mesures. Il ordonna à l'armée de se mettre en marche avant le point du jour : Jean s'aperçut de ce mouvement; il la laissa s'engager dans la plaine : Lorsqu'il la vit assez éloignée d'Évora, il fait faire à ses troupes un mouvement en avant : Les ennemis étoient au pied du monticule, & déjà leur avant-garde étoit à demi-côte. Jean, profitant de l'avantage du terrain & de leur surprise, les fait charger avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. L'armée des conjurés, qui marchoit sur trois colonnes, se réunit

& se range en ordre de bataille, sans songer à faire fouiller les bois : Les troupes qui y étoient, sortent en force; &, tandis qu'une partie attaque ses flancs, l'autre, à la faveur des ravins, gagne les derrières, & Alonzo se trouve entouré de toutes parts.

Jean de Calais avoit à craindre la garnison d'Évora; mais, comme il aperçut, de sa hauteur, que les équipages de l'armée d'Alonzo en défiloient, il envoya ordre à ses troupes légères de former un détachement, de mettre le feu à ceux qui étoient sortis de la ville, d'y pénétrer à la faveur du tumulte, de couper les jarrets des chevaux qui traînoient les voitures, & d'empêcher que la garnison ne sortît.

Les conjurés tentèrent de faire face de tous côtés; mais, comme ils ignoroient le nombre de troupes qui pouvoient être dans les bois, ils n'osoient ni dégarnir leurs flancs pour renforcer leur front, que Jean de Calais commençoit d'attaquer, ni diminuer leur front pour repousser les troupes qui attaquoient leurs flancs. L'incendie de leurs équipages, dont ils pouvoient apercevoir les flammes, augmenta leur inquiétude : Leurs bataillons étoient agités comme les flots de la mer : On voyoit Alonzo ordonner en même temps des manœuvres opposées. Jean les attaqua brusquement: Enfin, ne pouvant se battre en retraite, sans s'exposer aux mêmes dangers qu'en acceptant le combat, ils prirent le parti de vendre chèrement leur vie; car ils n'espéroient aucune grâce

grâce, s'ils étoient vaincus. Jean fit avancer sa première ligne, & fondit avec impétuosité sur celle de l'ennemi. L'attaque & la défense furent générales : Alonzo, suivi de quelques-uns de ses Officiers, & de ses meilleurs soldats, gravit jusqu'au sommet de la hauteur ; tandis que Jean, emporté par son courage, avoit pénétré jusqu'au centre des ennemis : Il vit le mouvement d'Alonzo, & revint sur ses pas. Le combat devint furieux sur la hauteur : Alonzo fut repoussé, & la troupe, qu'il avoit amenée, se précipitant dans la plaine, l'entraîna, malgré lui. Jean de Calais, avec le reste de son armée, le suivit : Le carnage devint terrible. Jean cherchoit Alonzo, pour terminer le combat d'un seul coup ; il terrassoit tout ce qui s'offroit à lui : Déjà il étoit parvenu jusqu'au Général ; mais un gros de rebelles le dérobèrent.

Les ennemis avoient quelque avantage sur les troupes qui gardoient les bois de la gauche : Jean profita de cette circonstance ; il fit filer, dans l'épaisseur du bois, un corps de réserve, qu'il avoit laissé derrière la hauteur, avec ordre de se ranger en bataille au delà d'un large ravin qui bordoit les bois : Il envoya dire, en même temps, à la troupe qui s'y battoit en retraite, de se retirer sur ce nouveau corps : Les ennemis la suivirent en force. Alonzo, qui crut s'être ouvert un chemin pour la retraite, fit filer une partie de son armée dans le bois : Lorsqu'elle y fut engagée, Jean de Calais fit mettre le feu à

quelques masures qui étoient sur la lisière : La flamme se communiqua bientôt aux arbres résineux ; les conjurés n'osant retourner dans la plaine, dont Jean étoit le maître, continuèrent leur marche avec précipitation, & en désordre : Mais ils trouvèrent de nouvelles troupes de l'autre côté du ravin. On leur proposa de se rendre à discrétion ; ils refusèrent. Alors commença un combat plus affreux que le premier ; ceux qui passoient le ravin s'élançoient sur le Portugais, qui les passoient au fil de l'épée ; ceux qui rentroient dans le bois, étoient aveuglés par des tourbillons de fumée : Enfin, ils mirent bas les armes, & se rendirent prisonniers. Leur nombre étoit diminué de plus des deux tiers : Alonzo étoit dans la plaine avec l'autre partie de son armée ; Jean de Calais lui avoit coupé toute communication avec celle qui s'étoit enfoncée dans le bois, de sorte qu'il ignoroit sa destinée. Lorsque Jean en fut informé, il rassembla ses troupes, & fit proposer à Alonzo de se rendre à la merci du Roi. Alonzo, regardant cette proposition comme une preuve de désavantage du côté de son ennemi, insulta le hérault, & ne répondit qu'en recommençant le combat avec plus d'acharnement ; Jean de Calais, sans lui donner le temps de faire de nouvelles dispositions, tombe sur lui avec toutes ses forces & le repousse vers le bois de la droite, dont les troupes, qui n'avoient point encore agi, le reçoivent avec vigueur. Alonzo fait un mou-

vement pour gagner la hauteur ; Jean, qui l'avoit prévu, avoit envoyé ordre au corps de troupes qui n'avoit plus rien à faire dans le bois de la gauche, de la défendre. Alonzo, ſe voyant ſans reſſource, ne prenant conſeil que de ſon déſeſpoir, s'élance au milieu des Portugais, & porte des coups terribles : Ses ſoldats, animés par ſon exemple, ne ſont arrêtés, ni par la crainte du plus grand nombre, ni par l'aſpect d'une mort inévitable ; tant que Jean les avoit vu ſe battre en règle, & ſuivre les mouvemens d'un courage éclairé, il avoit excité ſes ſoldats au carnage & à la fureur ; il s'étoit conduit avec une impétuoſité néceſſaire ; mais, lorſqu'il voit les rebelles ſe livrer à une rage aveugle, il ſe contente de tenir ſes troupes enſemble, & de les faire combattre avec prudence : En effet, elles ne faiſoient que s'avancer gravement, en préſentant leurs piques & leurs épées, & les ennemis venoient, eux-mêmes, recevoir la mort qu'ils ſe propoſoient de donner : En moins d'une heure, l'armée d'Alonzo fut réduite au quart. Jean lui propoſa encore de ſe rendre. Alonzo s'adreſſa aux troupes qui lui reſtoient : — Mes amis, leur dit-il, ſoit qu'on nous faſſe grâce, ſoit qu'on nous rende juſtice, l'ignominie nous attend à Lisbonne. Ceux qui préfèrent une vie infâme à une mort glorieuſe, ſont les maîtres d'aller implorer la clémence du Vainqueur ; les autres peuvent m'imiter. — A ces mots, il ſe frappe, &, donnant ſon épée, fumante de ſon ſang, au hérault : — Va, dit-il,

donne-la, de ma part, à ton maître, & à Jean son successeur : C'est un présent que je leur avois destiné. — A peine a-t-il fini ces mots, qu'il tombe de son cheval : Quelques Officiers l'imitèrent, & le reste se rendit.

Jean envoya les Prisonniers à Lisbonne, coucha sur le champ de bataille, & se rendit, le lendemain, à Evora, où il ne trouva que cinq cents hommes de garnison, qui ne firent aucune résistance. Il distribua aux habitans, & à ses soldats, tous les équipages de l'armée ennemie; butin immense, formé des vols & des brigandages des rebelles. Lorsque tout fut soumis, Jean ordonna qu'on enterrât les morts, dont la plaine étoit couverte : Il fit transporter à Lisbonne les blessés & le corps d'Alonzo, Prince rempli d'un courage féroce, & plus criminel encore que Don Juan. Il fit indemniser tous les habitans de cette plaine, à qui cette bataille avoit fait quelque tort, & arrêta l'incendie, qui duroit encore dans les bois de pins.

Quand tout fut réparé, Jean reprit le chemin de Lisbonne. A peu de distance de la ville, il rencontra le Roi & Constance, qui venoient au devant de lui : Il descendit de cheval, & Constance, se précipitant de son char, vola dans ses bras. Les alarmes que cette Princesse avoit éprouvées, pendant cinq jours qu'avoit duré cette sanglante & glorieuse expédition, avoient rendu sa beauté plus touchante. Son père avoit été obligé de se servir de son autorité, pour empêcher cette tendre

épouse d'aller chercher Jean au milieu des combats, & de partager ses périls & ses travaux. Le Roi l'embrassa, le félicita, & le remercia. --- Ce n'est pas à moi, dit-il, en s'adressant aux troupes qui l'entouroient; c'est à eux, que ces félicitations sont dues : Je n'ai eu que l'honneur de commander ; ils combattoient pour leur Roi; leur courage a tout fait. --- Ces mots passèrent de bouche en bouche, & l'air retentit du nom de Jean de Calais, du héros d'Evora; &, dès ce moment, le titre de Duc d'Evora lui fut donné par le Roi, & confirmé par l'Etat.

Le Roi fit monter Jean dans son char, à côté de la Princesse. Ils entrèrent en triomphe à Lisbonne, dont les fêtes, interrompues par cette guerre, recommencèrent avec un nouvel éclat. Plusieurs habitans étoient compliqués dans le double complot de Don Juan & de son neveu. Il y avoit encore, parmi le peuple, plusieurs espions de ce dernier; on en avoit arrêté quelques-uns, on ignoroit les noms des autres; & l'on faisoit des recherches pour les découvrir. On en punit deux, auxquels on fit souffrir des supplices plus effrayans que cruels. On s'attendoit à une proscription plus considérable, mais le Duc d'Evora obtint du Roi qu'il accordât une amnistie générale, avec cette condition, que tous les complices connus ou inconnus; ceux qui auroient eu quelque relation directe ou indirecte avec Don Juan ou son neveu; ceux qui, ayant eu quelque connoissance, tant des desseins de Don

Juan, ſur les perſonnes du Roi, de Conſtance, de Jean de Calais & de ſon fils, que des complots patricides de Don Alonzo, ſur la perſonne du Roi, & ſur celle de Don Juan ſon oncle, & de Conſtance, ne les auroient pas révélés dans le temps, viendroient dépoſer tout ce qu'ils ſauroient à cet égard, ſoit par leurs ſecrettes intelligences avec les coupables, ſoit par toute autre voie que ce pût être; avec promeſſe royale, que leurs révélations, de quelque nature qu'elles fuſſent, demeureroient ſecrettes & ne pourroient leur faire aucun tort, pourvu, toutefois, que les révélans ſe préſentaſſent dans huitaine, paſſé lequel temps, ils ne pourroient jouir de l'effet de l'amniſtie: Et, pour ceux qui pourroient ſe trouver abſens lors de la publication, le Roi promettoit d'y avoir égard, en prouvant, néanmoins, qu'ils auroient fait la plus grande diligence pour venir à révélation, dès que l'amniſtie leur auroit été connue.

Ce moyen raſſura le peuple, & produiſit un meilleur effet que toutes les recherches qu'on avoit faites juſqu'alors. Ce qui intéreſſoit le plus, après la mort de Don Juan & d'Alonzo, étoit de connoître leurs agens ſecrets, afin de veiller ſur leur conduite à l'avenir. Comme on avoit la confiance la plus aveugle au Duc d'Évora, il fut mis à la tête de la commiſſion, prépoſé pour recevoir les révélations: Rien ne lui fut caché; les lettres de grâce furent expédiées à tous ceux qui ſe préſentèrent; il réſulta, de ces dépo-

fitions, une histoire si abominable des complots de l'oncle & du neveu, que le Conseil jugea à propos d'en dérober la mémoire à la postérité.

Il ne restoit qu'à pourvoir au sort des prisonniers faits à la bataille d'Évora : Ils étoient presque tous Espagnols; le peu qu'il y avoit de Portugais étoient coupables de haute trahison, pour avoir été pris les armes à la main contre leur patrie, & leur Roi, & méritoient la mort. On se contenta de les disperser dans différentes villes du Royaume, avec ordre aux Gouverneurs de veiller sur leur conduite, & d'en répondre. Quant aux Espagnols, au nombre de quatre mille, on leur proposa leur liberté, à condition que chacun retourneroit chez soi ; &, pour s'en assurer, on se disposoit à écrire au Roi d'Espagne, qui enverroit sur les frontières une sûre escorte, pour en faire ce que bon lui sembleroit. Mais, ces malheureux, presque tous fugitifs, pour crime, ou pour dettes, se croyant perdus, supplièrent le Duc d'Évora d'obtenir qu'il leur fût permis, ou d'aller ailleurs que dans leur pays, ou de rester en Portugal, offrant, pour n'être point à charge à la nation, de gagner leur vie à tous les travaux dont on voudroit les charger. Jean de Calais, qui avoit été témoin de leur valeur, obtint qu'ils seroient incorporés dans les troupes du Roi. C'est ainsi que Jean donnoit un avant-goût de son règne, & savoit faire, de scélérats dévoués aux supplices, des citoyens utiles. Les prisonniers

firent éclater leur joie, & offrirent à leur libérateur d'entreprendre, sous ses ordres, les choses les plus périlleuses. Ils lui donnèrent souvent des preuves de la sincérité de leur conversion.

Constance jouissoit de la gloire de son époux; leur amour sembloit s'accroître par leurs vertus. La sagesse & la valeur que le Duc d'Évora avoit montrées dans la courte guerre contre Alonzo, lui avoient acquis l'amour & la vénération du soldat. Quoique d'une naissance illustre, qui ne l'excluoit point du rang des Souverains, le titre de fils de Commerçant, dont il se glorifioit, & qui sembloit rapprocher le peuple de lui, l'en rendoit l'idole, & sa modestie le faisoit également chérir des Grands. L'aimable Constance sembloit recueillir les suffrages de la nation, pour en faire part à son époux. Elle se félicitoit de ce qu'il avoit trouvé une occasion de faire connoître son mérite & ses talens pour la guerre, & prioit le ciel que, jamais, il ne s'en présentât d'autre: Elle s'étoit fait raconter toutes les circonstances de cette terrible journée; elle frémissoit de ses périls, quoique passés; elle étoit enchantée de le revoir vainqueur; mais elle eût bien désiré que ses lauriers n'eussent point été arrosés de sang. Il manquoit encore quelque chose au bonheur de Constance: Aussi attentive dans l'amitié, que tendre & passionnée dans son amour, Isabelle étoit de son âge, & Isabelle languissoit dans un triste célibat. Constance ne croyoit pas qu'on

pût être heureuſe ſans aimer. Elle cherche un moment, où, ſeules, & ſans témoins, elle pût engager Iſabelle à lui ouvrir ſon cœur. — Votre indifférence m'étonne, dit-elle un jour à ſon amie ; vous ignorez le plaiſir d'aimer & d'être aimée, & vous fuyez l'hymen comme une chaîne pénible. Jeune, douce, compatiſſante, faite pour l'amitié, vous feriez le bonheur d'un époux ; vous prenez tant de ſoins pour faire celui de vos amies. — Chère Conſtance, reprit-elle, un époux feroit-il le mien? On peut trouver quelques égards dans un amant qui déſire ; trompé par ſon illuſion, il n'eſt rien qu'il ne faſſe pour parvenir à plaire : Je crois même que, dans ces momens, il eſt de la meilleure foi du monde ; mais, ſi-tôt qu'il eſt époux, le charme ceſſe, & cette maîtreſſe adorée n'eſt plus pour lui qu'une compagne, ſouvent importune. —

Conſtance combattit ce tableau, tracé d'après quelques mariages malheureux, dont elle ne pouvoit ſe faire qu'une idée très-imparfaite. Elle lui cita le ſien pour exemple. — Ne vous eſtimeriez-vous pas heureuſe, lui dit-elle, d'avoir un époux tel que Jean de Calais? Iſabelle ſoupira & ſe précipita au cou de la Princeſſe : — Ma chère Conſtance, s'écria-t-elle en rougiſſant, s'il eſt quelqu'un qui lui reſſemble, c'eſt .... pardonnez au ſecret que je vous en fais ; mon indifférence n'eſt qu'apparente ; j'aime : — Qui? Cruelle, nommez-le-moi ; quel qu'il ſoit, je vous

le jure, il sera votre époux. --- De trop grands obstacles nous séparent : --- L'amour & l'amitié les applaniront. --- C'est le Comte d'Elvas ; vous connoissez son mérite ; aimé des jeunes seigneurs de son âge, quoique sa sagesse soit une éternelle satyre de leurs mœurs ; adoré des Courtisans, quoiqu'il l'emporte sur eux par ses talens & par sa fortune ; estimé de son Roi, quoiqu'il ait eu le courage de lui dire, quelquefois, des vérités dures ; couru des belles, quoiqu'il n'aime que moi ; je l'adore ; il le sait, & n'en est que plus constant. Combien de fois a-t-il désiré d'être Jean de Calais, & que je fusse Constance ? Mais de quoi nous sert de soupirer ? jamais d'Elvas ne sera mon époux ; mon peu de fortune, & l'avarice de son père, qui lui destine la plus riche héritière du Royaume, ne le permettront jamais. ---

Constance la rassura : Elle lui demanda quelle étoit cette personne si riche ; & quand elle sut que c'étoit la fille de Manuël Pacheco, qui avoit acquis ses immenses richesses par les vexations qu'il avoit faites dans le Royaume des Algarves, sous la protection de Don Juan, elle l'assura que jamais d'Elvas ne seroit son époux. En effet, dès le jour même, Jean de Calais fit venir Pacheco, & lui proposa pour sa fille le Marquis d'Acughna, d'une illustre naissance, d'un mérite rare ; mais pauvre, & pouvant à peine se soutenir à la Cour.

Pacheco fit beaucoup de difficultés : La

première objection qu'il lui fit, fut qu'il avoit promis sa fille au Duc d'Elvas pour son fils, le seul parti dont la richesse pût aller de pair avec celle de sa fille; la seconde fut qu'Acughna étoit d'une misère à faire peur. — C'est par ces raisons-là même, lui répondit le Duc d'Évora, qu'il faut que vous donniez votre fille à Acughna, dont vous ferez la fortune, afin que d'Elvas puisse faire celle de quelqu'autre. — Pacheco, qui ne trouvoit pas son compte dans un arrangement qui lui paroissoit de l'inconséquence la plus bizarre, refusa brusquement. — Don Manuël, lui dit, alors, d'un ton ferme, le Duc d'Évora, je connois la source impure de vos richesses; le Roi, par son amnistie, a fait grâce aux complices de Don Juan; mais cette grâce ne s'étend pas jusqu'à conserver aux déprédateurs des Algarves, des biens injustement acquis. Le père d'Acughna, comme vous savez, étoit un des plus riches Seigneurs de ce Royaume: En vous proposant son fils, j'ai cru vous donner le moyen le plus honnête d'acquitter votre conscience; si, pourtant, on peut croire qu'un homme d'un nom tel que le vôtre, qui s'est avili à faire l'indigne métier d'exacteur, ait encore une conscience. Songez-y bien, Don Manuël; ou donnez, de bonne grâce, votre fille à Acughna, avec tout le bien que vous tenez de cette maison, ou ne désapprouvez pas que je sois le protecteur de ce jeune homme auprès du Roi, pour lui faire restituer ce qui lui appartient; alors,

vous ſerez le maître de diſpoſer de votre fille. — Pacheco, qui vit, d'un coup d'œil, que, ſi la juſtice ſe mêloit de ſes affaires, elle ne ſe borneroit point à cette reſtitution, promit tout, & le mariage d'Aucughna avec la fille de Pacheco fut conclu, au grand déſeſpoir du Duc d'Elvas.

Le Duc ignoroit que ſon fils aimât Iſabelle : Don Silveiro, ſon père, étoit d'une des premières familles du Portugal ; &, quoique ſes ancêtres y euſſent occupé des places importantes, ils ne lui avoient laiſſé qu'un modique patrimoine : C'étoit aux yeux du Duc un crime impardonnable, & ſon argument ordinaire étoit : Il eſt ſans mérite, puiſqu'il eſt ſans fortune. Le Duc ſolſicitoit pour lui la Vice-royauté des Algarves : Il s'adreſſa à Jean de Calais : — Vous m'avez ruiné, lui dit le vieux avare ; on dit que vous êtes juſte : Si cela eſt, vous me devez une indemnité, & je viens vous la demander. — Jean ne comprenoit pas comment il avoit pu ruiner un homme qu'il connoiſſoit à peine : — Oui, reprit le Duc, c'eſt vous qui avez forcé Pacheco à donner ſa fille au petit Acughna, par manière de reſtitution, & à me manquer de parole : Par ce mariage tout ſon bien entroit dans ma famille ; c'eſt une perte immenſe que vous me faites faire : Je viens vous propoſer un moyen de la réparer ; c'eſt de me faire donner la Vice-royauté des Algarves. --- Vous venez trop tard, lui dit Jean de Calais : Elle eſt promiſe à Don Silveiro. --- Eſt-ce une plaiſanterie ? Silveiro !

lui? il eſt plus gueux que ne l'eût été Pacheco, ſi on lui eût fait rendre tout le bien qui ne lui appartient pas. --- Eh! c'eſt préciſément parce qu'il eſt pauvre, que le Roi lui donne la Vice-royauté. --- Il faut convenir que, depuis que vous conſeillez le Roi, il a d'étranges idées : Pardonnez ma franchiſe, mais je crois que la tête tourne à tout le monde. Silveiro, Vice-roi des Algarves! je n'en reviens pas. --- Ce qui va plus vous ſurprendre, c'eſt qu'il refuſe cette dignité. --- Je l'approuve fort, au contraire; au fond, il y feroit une ſotte figure; & puis, eſt-ce qu'il a jamais ſu tirer parti de rien? S'il refuſe, je puis donc eſpérer que vous vous intéreſſerez pour moi : Parbleu, je crois bien valoir un pauvre Gentilhomme, qui n'a pour tout bien qu'une réputation & ſon Iſabelle. --- Eh bien! cette Iſabelle eſt le concurrent le plus redoutable que vous ayez à craindre. --- Eſt-ce qu'on veut la faire *Vice-roi?* Je le voudrois, pour la rareté du fait. --- Le Roi a promis la Vice-royauté à celui qu'elle choiſira pour époux. --- Quel eſt ſon choix? --- Elle n'en a pas fait encore; ſon indifférence, à cet égard, étonne tout le monde. --- Il me vient une idée; je ſuis veuf, je veux marier mon fils, je vais me trouver ſeul; j'ai envie de me mettre ſur les rangs : Je ſuis riche, on dit que cette Iſabelle n'a d'autre défaut que d'être la fille d'un homme fort pauvre; oui, je ſuis perſuadé qu'elle m'acceptera. --- Je ne vous le conſeille pas, vous auriez de la peine à marier votre fils, ſi vous contrac-

tiez un ſecond mariage. Eſt-ce que vous auriez envie de vous marier? --- Moi? point du tout, ce n'eſt que par occaſion, à cauſe de la Vice-royauté. --- Mais ne pourroit-on pas trouver un moyen? . . . --- Quoi, d'avoir la Vice-royauté ſans la femme? parbleu, je l'aimerois bien mieux. --- Non, l'un ne peut aller ſans l'autre: Mais, votre fils, ne pourrions-nous pas le propoſer? il eſt d'âge à plaire. Oh! peu m'importe, qu'il plaiſe, ou qu'il ne plaiſe pas; ce n'eſt pas de quoi il s'agit. C'eſt le plus riche parti du Royaume, voilà le point; mon intention eſt de le marier, en lui aſſurant tout mon bien, après ma mort, & en débourſant le moins que je pourrai, quand je le marierai. Je conviens que la Vice-royauté eſt un grand objet, & que, puiſqu'il eſt écrit que je ne l'aurai pas, je ne ſerai pas fâché que mon fils l'obtienne. --- Vous me laiſſez donc le maître de cette affaire? --- Oui, mais à une condition; c'eſt qu'on ſe contentera de mon fils, & qu'on ne me demandera rien de mon vivant. --- Quoi, rien, Duc d'Elvas! Songez-vous que c'eſt votre fils? --- Ne fais-je pas un aſſez grand ſacrifice, en conſentant qu'il ſe ſépare de moi? --- Duc d'Evora, c'eſt tout ce que je puis faire. ---

Le Duc d'Elvas, après avoir long-temps diſputé, conſentit à faire les frais de la noce, & à donner à ſon fils, pour ſe mettre en état de ſoutenir ſa nouvelle dignité, une penſion de cent mille cruzades, dont il payeroit la première année d'avance.

Le Duc d'Evora alla rendre compte de sa négociation à Constance & à Isabelle, qu'il mit au comble de la joie. Il conduisit, le lendemain, le Duc d'Elvas & son fils, chez le Roi, qui voulut présenter lui-même le Comte à Isabelle. Le mariage fut terminé dans peu de jours. Le Duc, qui s'aperçut qu'Isabelle & son fils s'aimoient depuis long-temps, fut fâché d'avoir consenti à la pension, mais il n'étoit plus temps de faire des difficultés.

Ce mariage, & la nomination du Comte d'Elvas à la Vice-royauté, furent une occasion de nouvelles fêtes. Constance triomphoit du bonheur de son amie, & ne se ressouvenoit plus qu'elle en étoit l'auteur.

Tous les troubles étoient appaisés; l'abondance & la paix régnoient dans le Portugal : Jean de Calais, sans avoir le titre de Roi, dirigeoit les rênes de l'État. Il étoit l'ame du Conseil, en soumettant toujours ses lumières à celles des autres; il étoit le premier à applaudir à un avis qui contredisoit le sien, lorsqu'il y voyoit un plus grand avantage pour l'État. Il étoit également aimé du Roi, du Peuple, & des Grands. Il fit régner les mœurs, & rarement avoit-on recours, dans les tribunaux, à la sévérité des loix : Il institua des fêtes publiques & créa des spectacles, parce qu'il pensoit que la gaieté soutient la vertu, & que les devoirs du citoyen ne sont jamais mieux remplis, que lorsque le plaisir les accompagne.

Le Roi voulut, enfin, récompenser tant de

vertus; il fixa le jour où il devoit déclarer Jean de Calais ſon ſucceſſeur à la couronne, & l'héritier de ſes États, après ſa mort : Jean avoit refuſé de s'aſſeoir ſur le Trône, à côté de lui. Il repréſenta au Roi, que, ſi jamais il régnoit, il ne le pouvoit que comme époux de Conſtance, & que ce ne ſeroit qu'à ce titre qu'il tranſmettroit le Royaume à ſon fils; que, ſi le Roi l'aſſocioit à l'Empire de ſon vivant, outre qu'il priveroit ſa fille d'un droit qu'elle tenoit du Ciel & de ſa naiſſance, les peuples auroient, peut-être, raiſon de murmurer de ce qu'on leur donnoit pour Souverain un étranger, qui n'y étoit appelé que par ſa fortune.

Le Roi invita tous les Grands du Royaume pour l'auguſte cérémonie de la proclamation de la ſucceſſion de Jean & de Conſtance au Trône de Portugal & d'Algarves. Il y eut un carrouſel, où Jean ſe diſtingua, & remporta pluſieurs prix, des ſpectacles de toute eſpèce & un feſtin magnifique.

On ſe livroit au plaiſir & à la joie, lorſqu'on vit entrer dans la ſalle du feſtin un homme d'une taille majeſtueuſe & d'une démarche noble & légère, qui, ſans s'être fait annoncer, jette un regard fier ſur l'aſſemblée, ſourit au Roi, fixe Conſtance, & s'avance vers Jean de Calais, qui ſe lève & s'incline profondément devant lui. Tout le monde eſt ſaiſi d'un reſpect involontaire. —Jean de Calais, lui dit-il, tu n'étois pas né pour le Trône, mais il n'eſt point d'état ſur la terre où la vertu ne puiſſe

élever l'homme. Ta ſageſſe a mérité les ſecours dont le ciel t'a comblé, par mon miniſtère. Je ſuis l'Ange tutélaire des Rois: C'eſt moi qui t'ai ſoutenu ſur les flots, où le traître Don Juan te précipita; c'eſt moi qui t'ai conduit dans l'île déſerte, où, pendant deux ans, ta vertu ne s'eſt point démentie; c'eſt moi qui, pendant ce temps, ai protégé Conſtance contre les infâmes deſſeins de Don Juan; je t'ai ramené, de cette île, auprès de ton épouſe; c'eſt moi qui avois conduit le Corſaire qui l'enleva auprès de ton vaiſſeau, où tu l'achetas, dans le ſeul deſſein de lui rendre la liberté; c'eſt moi, enfin, à qui tu dois ſon amour; mais tu ne dois ma protection qu'à ta vertu. C'eſt de la part du Dieu de toute ſageſſe, que je viens te rendre ce témoignage : Pourſuis, & compte ſur ſes ſecours.—

Cet Être céleſte, revêtu d'un corps aérien, diſparut auſſi-tôt, &, en ſe diſſipant, laiſſa dans la ſalle un parfum délicieux, qu'on y reſpiroit encore pluſieurs années après. Cet évènement redoubla la vénération des peuples, l'eſtime & l'amitié du Roi pour le Duc d'Evora. Il n'y eut que l'amour de Conſtance qui n'augmenta point, parce qu'il étoit au comble dès le premier jour, & qu'il ſe ſoutint juſqu'au dernier de leur vie; car ils eurent le bonheur de mourir, en même temps, après un règne très-long, & plus heureux qu'aucun des règnes précédens.

FIN.




30
79
JUL

